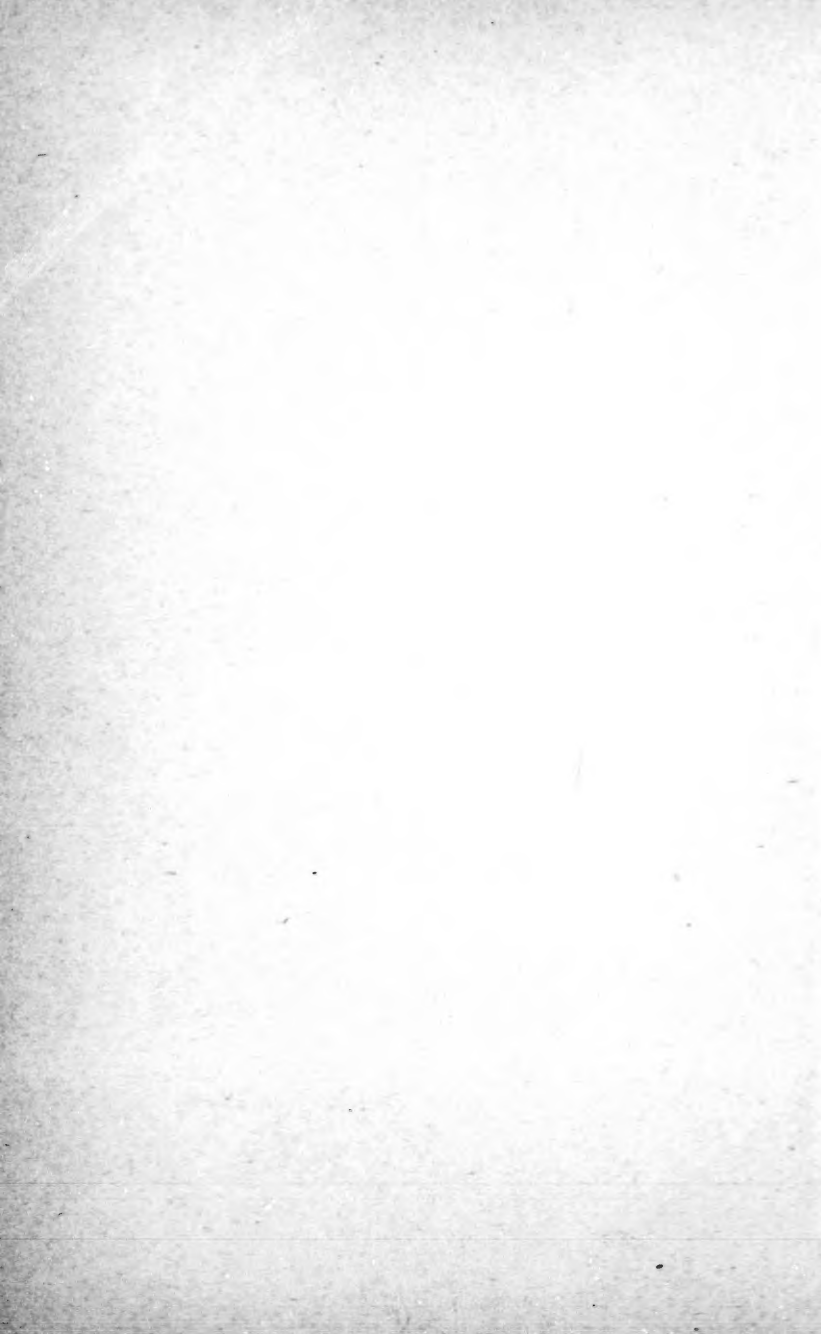




**DE MONTRÉAL
A JÉRUSALEM**

35009

DE MONTRÉAL A JÉRUSALEM

PAR

ERNEST PRAROND



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 *bis*, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1869

Tous droits réservés

THE
JOURNAL
OF
THE
ROYAL
ANTHROPOLOGICAL
INSTITUTE
OF GREAT
BRITAIN
AND IRELAND
VOLUME
LXXV
PART I
1905

DE MONTRÉAL A JÉRUSALEM

O monde ! il faut qu'il t'étudie
L'homme fier de cœur et de front.
L'âme deviendra plus hardie
Chez ceux qui t'interrogeront.

Tu dis aux désespoirs : arrière
Lâchetés des hommes, mes fils !
Et tu leur montres la carrière
Qui vers New-York va de Memphis.

Tu donnes sagesse et science,
Tes aspects divers font la loi,
Ton calme nous dit : patience !
Le courage s'apprend en toi.

Du Michigan à la Mer Morte,
Pour t'arracher le vrai savoir,
Celui qui rend une âme forte,
J'ai couru, chercheur du devoir.

Les eaux, les forêts et les plaines
M'ont répété l'éternel chant ;
Dans les villes de vapeurs pleines
J'ai vu l'homme doux ou méchant.

En tous lieux j'ai cherché la règle
Mystérieuse à chaque bout,
Je l'ai cherchée où plane l'aigle
Comme aux lieux où la foule bout.

Le passé la cèle en son ombre
Comme la couvre l'avenir,
Et Paris incline au décombre
Qui déjà disparaît de Tyr.

Et, quelquefois, distrait en route
Par l'art dont les autres sont nés,
Je fixai joie, espoir et doute,
En quelques rythmes spontanés.

Et voici les pauvres paroles,
Notes mortes du chant meilleur
Qui vibrait sur les cordes molles
Ou violentes de mon cœur.



A M É R I Q U E

I

LA STATUE DE WASHINGTON

(Union-Square).

Il n'avait pas de sceptre, il n'avait pas d'hermine,
Pas d'adorateurs plats, rien de cette vermine
Que les chiens vagabonds ramassent dans les bois,
Point de couronne, point d'écharpe, point de croix :
Il était citoyen d'un peuple par lui libre,
Il était tout-puissant. Une chaîne, une fibre,
Tout un culte attachait tous les cœurs à son cœur,
Et nul ne fut jamais plus pur que ce vainqueur.
Aussi, dans cette ville où chacun se sent homme,
Où le marchand est roi, le paveur gentilhomme,
Où le soldat remet l'épée au citoyen,
A-t-il, le chef grandi jusqu'à l'homme de bien,

Obtenu seul un bronze équestre. — Honneur sévère
De garder cette épée et ce cheval de guerre !
L'exemple et le conseil qu'il laisse aux nations
Flétrissent pour jamais les usurpations,
Et ce front découvert que l'air libre environne
Passe de haut tous ceux que l'or fermé couronne ;
La loi l'occupe plus qu'un salut du canon ;
On voit que, chef encore, il songe à Mont-Vernon ;
Son visage tourné vers l'Océan appelle
La vieille Europe au droit des temps nouveaux qu'épèle
Paris, et que déjà lit Mondowish, au fond
Des marais et des bois du Wisconsin profond.

New-York, 20 octobre 1863.

II

CRAYON EN MARCHE

CROQUIS ENVOYÉS A G. LE VAVASSEUR

I

L'ARRIVÉE

Salut, Amérique,
Fille de Colomb,
Grossière et féérique,
A l'avenir long ;
Terre pacifique
Que livre, horridique,
L'esclavage au plomb.

II

NEW-YORK

Voici New-York, table
De Pythagoras *,
Signe véritable
D'un art de comptable
Qui n'a pas d'ingrats ;
Voici, mer instable,
Son grès détestable
Inégal et gras.

Bannières, devises,
Rails dans tous les sens,
Ballots, marchandises,
Fruits et friandises,
Music-halls grinçants,
Tavernes, églises,
Lecteurs, Moïses
Avec barbe ou sans ;

* Les avenues et les rues qui se coupent à angles droits donnent à New-York la forme d'une table de multiplication.

Maisons grises, blanches
Ou chocolat clair,
Plus loin bourgs de planches,
Rocs coupés en tranches,
Ecriteaux en l'air ;
Puis le parc sans branches
Où, des roches franches,
A poussé Shiller* ;

De la Batterie
Jusques au Croton
A ma flânerie
J'ai tout offert, lie,
Boue et splendeurs, ton,
Le *bar-room* qui crie,
La maison qui prie,
L'arbre, le fronton.

Eh bien ! c'est un monde
Qui naît et grandit.
La cité rédonde :
En elle se fonde
L'avenir prédit ;
L'esprit dans l'œuf gronde
Le vin sous la bonde
Travaille et bondit.

* La statue de Shiller élevée par les citoyens de race allemande,

III

COURSE AU CANADA

Le monstre incendie
Nous lance à travers
Champ, bois et prairie ;
Plus d'herbe fleurie,
Mais pommiers couverts ;
C'est la Normandie
Superbe, agrandie,
Avec ses prés verts.

Le maïs grelotte
Au nord de BOSTON ;
L'Ontario flotte
Au port de CHARLOTTE
Avec le doux ton
Du vin qui sanglotte
En lavant la glotte
D'un buveur glouton.



O France lointaine,
N'est-ce pas ta voix
Qui là, dans la plaine,
Passe avec l'haleine

Des eaux et des bois ?
 Oui, c'est bien la tienne
 Cette langue ancienne
 Au timbre *françois*.

Quand, par aventure,
 Nous passons ton seuil,
 CANADA, verdure
 Des pins, ô pâture
 De notre long deuil,
 Tout lieu nous adjure
 Par Bonaventure
 Ou par Argenteuil.

Voilà bien tes îles,
 Tes cantons indiens,
 Les aspects tranquilles
 Des fleuves, tes villes
 Aux vieux noms chrétiens,
 Mais où, mains viriles,
 Où tes Ibervilles,
 Les Cids canadiens ?



Le canon couronne
 Le front de QUÉBEC.
 O triste couronne !
 Tandis que rayonne

L'eau près du quai sec,
L'aigle s'éperonne,
Menace, plafonne
Et tend griffe et bec.

La lourde conquête,
O cap Diamand,
Elle est sur ta crête,
Tout armée et prête
Pour l'écrasement.
Adieu gloire, fête !
Détournons la tête
Douloureusement *.

La Terre sereine
Couvre de ses chants
Les meurtres ; la reine
Fait mûrir la graine
Pour tous dans ses champs.
Et, Cérès sirène,
Assoupit la haine
Chez ses fils méchants.



* Voilà comme il ne faut pas se hâter d'emprunter à Jérémie ses tristesses. Au moment même où ces rimes s'envolaient, l'Angleterre favorisait des projets de confédération presque libre qui n'alourdissaient pas sur le Canada la chaîne dont le bout est à Londres.

MONTREAL fredonne
Nos vieux airs encor
A mainte huronne
Nippée en luronne
Avec perles d'or,
Qui, douce, abandonne
Ou vend ce qu'on donne
Aux monts de Cawdor.

Mœurs de Sem *, poèmes,
Vous êtes des lois,
Et les sages, blêmes,
A bout de problèmes,
A bout de *pourquois*,
Chercheront eux-mêmes
Des leçons suprêmes
Chez les Iroquois.

* Des savants américains ont cru reconnaître quelque parenté entre les sauvages de leur pays et les Sémites. Ils ont notamment constaté des analogies entre la forme du nez des Peaux rouges et celle du nez que Henri Heine ne respectait pas toujours chez les hommes de son cousinage.



IV

L'OUEST

DÉTROIT est de garde
Près du lac Saint-Clair.
Neuve et très-pillarde,
CHICAGO regarde
Le Michigan clair.
Ville, Dieu te garde,
Toi, ta boue hagarde
Et ton hôte cher !



Voici la prairie !
Herbe, étangs ; oiseaux
Volant en frairie.
L'oie a pour patrie
Les fûts des roseaux,
Et la poule crie
Dans l'herbe flétrie
En dehors des eaux .

SAINT-LOUIS encore
Se souvient de nous.
Le beau nom sonore
Dont le ciel s'honore
Nous jette à genoux,
Et notre œil s'éploie,
Et le sang colore
Nos fronts à grands coups.

O ville maîtresse
Du grand Missouri,
L'allure traîtresse
De la mulâtresse
Qui marche en houri
Te charme. — Caresse !
La nuit en déesse
Au jour a souri.

Le Père des fleuves
Coule devant nous ;
Il a vu des veuves
Pleurer aux épreuves
De rouges époux,
Et des villes neuves
S'élever en preuves
De siècles plus doux

CINCINNATI, reine
De l'ouest, a planté
Son pied sur l'arène
Où l'Ohio lent traîne
Un flot gris-lacté ;
Plus loin est la plaine
Riche et toute pleine
De fécondité ;

Mais, plus près, la vigne
Cherche les coteaux ;
Elle monte en ligne,
Se tord et provigne
Pour l'heur des tonneaux,
Et, normande insigne,
Déjà se croit digne
Du ciel de Bordeaux.

DU SOIR AU MATIN

La nuit est venue
Sur le *sleeping car* ;
Fuyant sous la nue,
La terre inconnue
Est noire ; à l'écart
La faune cornue
De la forêt nue
Brame au froid , ce dard.

La forêt profonde
S'étend, oh ! s'étend
Comme s'en va l'onde
Sous la lune blonde,
Baissant et montant,
Du rocher qui gronde
Aux lieux où la sonde
N'a qu'un lit flottant.

Soleil, allégresse !
Hymne en feu, réveil !
Que ton éclat naisse,
Égale jeunesse,
Triomphe pareil,
Partout, dans la Grèce,
Au front de Lutèce,
Sur GRAFTON, soleil !

Dès l'aube première
Un jeu varié
Fait dans la lumière
Rire à la paupière
L'or émerveillé.
CLEVELAND s'éclaire ;
Tu brilles derrière,
Miroir d'Erié.

ÉCRASEMENT

Te voilà, tonnerre
Du Niagara !
L'eau taille la terre
Comme ce cratère
Que Dante explora.
Choc, brouillard, poussière,
Arc de la prière,
Gueule du hurrah !

Mer tombant compacte
Des tables du roc ;
Bris, flots, neige intacte.
Le chaos en acte
Bat l'inferral noc ;
Sur la cataracte
Le ciel se réfracte
En chemin d'Enoch.

En leçon au crime
Tout marque ce lieu.
L'espoir a la cime,
L'horreur a l'abîme,
Et le poids de Dieu
Tremblants nous opprime.
Adieu, cri sublime,
Antre, gouffre, adieu.

V

JUSQU'AU POTOMAC

Compagnon, en route ! —
Va, monstre forgé ;
Cours, franchis la voûte
Des ponts ; passe toute
Rivière. — Outragé,
Le roc qui t'écoute
Tremble et gronde. — En route,
Fer de feu chargé !



Sur la Delaware
PHILADELPHIA
Élève en bloc rare
Cousin du Carrare,
Que Rome excisa,
Le dôme qui pare
Comme une tiare
L'aire où Penn posa.

LA SUSQUEHANNA

En route ! L'eau passe. —
Au fond d'un croissant
Le HAVRE DE GRACE
Se mire en la glace
Du golfe naissant,
Et vers la terrasse
Que vêt l'herbe grasse
Le soleil descend.



Capucine, orange,
Citron ondoyant,
Qu'en marine étrange
Dans l'air vert mélange
Le soleil fuyant !
Ciel du soir, quel ange
Derrière toi change
De lin flamboyant ?



Notre train qui vole
S'arrête en bateau ;
L'immense gondole
Rit du vieil Eole

Sous son lourd fardeau,
Fume, et forte et molle,
Sans choc nous accolle
A l'autre plateau.



Allons ! BALTIMORE
Sur le Patapsco,
A l'hôtel Gilmore,
Par la main d'un more
Issu du Congo,
Nous tend, pure encore,
La liqueur que dore
Santo-Domingo.

L'ESCLAVAGE

Docile acrobate
L'esclave africain,
(Pour lui qu'on se batte
Ou que l'on débatta
Droits, lois , perte, gain).
Court, ondule et flatte,
Ménechme, sans batte.
Du nègre Arlequin .

Donc, que l'on défende
L'esclavage ou non,
Que pour toi se fende
En deux parts la grande
Et sainte Union,
Bon noir, n'appréhende
Que mon vers s'épande
En pathos grognon.

Le secret terrasse
L'esprit réluctant.
Raison que harasse
L'effort, l'ombre embrasse
Ton œil qui se tend.
Unité de race?
Sang divers ? Tout passe
Le sage hésitant.

Eh bien ! non ; périsse
Sucre ou coton brut !
Honte au vers qui glisse
Riant d'un supplice
Pour vibrer au but !
Point de droit factice.
Dieu tient la justice ;
Dieu se lève . . chut !

ADIEU AU MARYLAND

Pochette secrète
Du cœur attendri ! —
L'œil sur toi s'arrête,
Te suit, te regrette,
Terre de Mary,
Mère toujours prête
De la cigarette
Et du rêve ami.

Dans tes paysages
D'où l'or sort en sac,
Il n'est plus d'O'sages
Gardant les usages
Des temps de Capac,
Mais des plus vieux âges
Tu recouds les pages
En nerfs de tabac.

LE DISTRICT DE COLUMBIA

A WASHINGTON guerre,
Canons et caissons.
La coupole fière
Du Capitole erre
Dans les noirs frissons,
Jetant meurtrière

Sa voix pour refaire
Les vieux unissons.

Longues avenues,
Théâtres forains,
Musiques, cohues
Suivant dans les rues
Les sonnants airains,
Et grandes tenues
Des troupes, mains nues,
Journal, sac aux reins.

Une simple grille
Ouvre cette cour,
Gazon et charmille,
Où de sa famille
Lincoln fait sa cour.
Au coin de la grille
Point d'arme qui brille,
Rien que le plein jour.

Ni licteurs, ni hache !
Point de croix de Marc,
De Jean ou d'Eustache,
De garde qui cache
Le *chewer monarch*
Qui dort sans panache

Et de son lit crache
Au bout de son parc *.

Il faut bien qu'on t'aime,
Ville des États,
Où, quand la mort sème
A ta porte même
Le sang des combats,
Ton élu suprême,
Chef sans diadème,
Est grand sans soldats.

VI

PAUSE

Pacifique joute,
Effroyable choc,
Pionniers en route,
Grands *wharves* qu'arcboute
Le fer dans le roc,
Déserts qu'on écoute,
O sphinx ! voilà toute
L'Amérique en bloc.

* Il m'était permis alors de traiter avec ce respect léger le pauvre grand homme que n'avait pas encore sacré la balle d'un assassin.

VII

LE RETOUR

La mer nous remporte
Au foyer natal ;
Sur l'hélice torte
Court la nef cohorte. —
O signe fatal
Pour l'Europe morte !
La mer est ta porte,
Astre occidental !

Mais loin tout blasphème
Du sol du passé
Où de la nuit même
Jaillit un poème !
Où, fronton cassé,
Tout Parthénon sème
Une ode suprême
Dans l'air caressé !

Où toute mémoire
Est noblesse aussi,
Car chez nous, ô gloire !
Tout garde une histoire :
Ce hêtre est Crécy ;
La jatte que moire

L'oiseau qui vient boire
Est Montmorency.

Chênes des Druides,
Ancêtres des bois ;
Vous, clairières vides
Que mordent, avides,
Cris, trompes, abois ;
O forêts splendides !
Laissez-nous sans guides
Courir sous vos toits.

Octobre-décembre 1863.

— 000000 —

III

DINING-ROOM

Au bruit du gong chacun descend et prend sa place
A table; l'atmosphère est douce ; blocs de glace
Dans les verres ; plafond plein d'astres dont l'éclat
Jette une étoile sœur au bord de chaque plat.
Et l'on est bien assis et la vue est contente,
Et l'estomac se sent vigoureux dans l'attente.
Le confortable sied à la salle à manger,
Et celle-ci vraiment ne laisse à l'étranger
Aucun regret permis des meilleures d'Europe.
A l'entour du banquet, tout un essaim galope
De nègres, le corps pris dans un blanc vêtement,
Et si noirs que leur sort me touche mollement.
Ils ont d'ailleurs les airs de gens que rien ne blesse
Et sont joyeux. Pourtant j'avoue une faiblesse.

A la porte se tient debout, presque aussi blanc
Que les fils de Japhet élevés sur le flanc
Du Caucase, un mulâtre, à mine douce et haute,
Qui désigne une place à chaque nouvel hôte,
De la main, dignement, et mieux qu'un chambellan
N'introduit près d'un trône, au premier jour de l'an,
Les deux Chambres, l'armée et la magistrature.
Je me sens criminel dans cette créature
Aussi noble que moi, sinon plus, par le front,
Qu'au plus grand reniement la loi d'un peuple rompt,
Qui s'accepte en la honte et qui n'a pas de haine,
Qui ne sait plus sans doute où sa mère se traîne,
Qui ne s'appartient pas, et s'estime au-dessous
Du dernier blanc tendant la main à quelques sous ;
Et je le trouve grand, parce qu'il est esclave,
Et, passant devant lui, je viole et je brave,
En m'inclinant un peu, les éléments du ton
Le plus simple, exigé de Mobile à Boston ;
Et puis, en avançant, je relève la tête
Devant les fiers marchands qui jugeraient honnête
Un blâme à l'homme osant trouver un homme encor
Sous une peau jadis noire à la côte d'Or.

Baltimore, 19 novembre 1863.



IV

RENCONTRE DANS NEW-YORK

Plus d'un nègre chrétien, sur le sol qu'il défriche.
Et son église en vue, adore le fétiche,
Que du Dahomey noir apporta son aïeul.

Ce matin, dans Broadway, rêvant et flânant seul,
Parmi les paletots vierges de tout insigne
J'aperçus un ruban, ce ruban qui souligne
Chez nous l'office simple ou la docilité.

Le porteur du ruban avait pour qualité
Très-certaine, à coup sûr, de venir du vieux monde.
Les fétiches ainsi passent la mer profonde
Sous l'aisselle d'un nègre ou sur le frac d'un blanc,
L'Europe et le Congo trainant même hydre au flanc.

Novembre 1863



V

CROISEMENT NOCTURNE

RETOUR EN EUROPE *.

Lune, bateau de l'air qui luis entre nos mâts
Et qui semble franchir une mer de frimats
Dans les nuages blancs que ta corne traverse,
Suis ton chemin ; tu vas aux lieux d'où nous venons ;
Nous retournons au sol sacré des Parthénons ;
Tu vas aux pays plats où s'installe la herse.

* J'ai rapporté encore de ce voyage aux États-Unis et au Canada un certain nombre d'autres pièces restées en première ébauche et que je compte compléter et réunir un jour.

Les frimats sont les flots qui doivent te porter
Vers les pays nouveaux où l'homme sait compter.
S'enrichir, se chauffer, où la muse s'enroue;
Nous revenons aux lieux anciens, tout éclatants
Des mille œuvres de l'homme, au soleil des vieux temps
Qui demain au réveil dorera notre proue.

Océan Atlantique, 15 décembre 1863.



VI

L'AMÉRIQUE EN LINCOLN*

I

Vieux mondes d'où jaillit l'antique poésie,
Himalaya sacré, mystérieuse Asie,
Inde, Égypte, déserts où la Loi descendit.
Grèce où, chargé de dieux, l'Olympe resplendit,

* Ces vers ont été envoyés en 1867 à l'Académie, moins en vue de la lutte littéraire, dirais-je s'il le fallait, que pour produire quelques sentiments rapportés vifs de mon voyage et réclamant d'avance place dans ce recueil projeté. L'occasion avait été trop tentante ; je me suis excusé de l'avoir saisie. Dans une première publication je retrouve cet avis que j'abrège :

• Mon but a été, en premier lieu, si je m'en rends bien compte encore, d'acquitter une dette de reconnaissance envers cette Amérique, hospitalière à mes curiosités, et initiatrice, que j'ai vue en pleine guerre, et dont j'ai gardé bon souvenir ; mais, je l'ajoute bien vite, ce premier mouvement passé dans l'esprit du voyageur, il m'eût

Lieux où l'austère amour des aïeux nous ramène,
Soyez fiers d'avoir vu l'adolescence humaine.
L'homme, éternellement tourné vers votre seuil,
Ira vous demander ses titres, votre orgueil :
Mais, voués au passé qui pâlit dans le rêve,
Saluez l'avenir qui loin de vous se lève.
C'est la loi ; le soleil, venant de l'orient,
Traine sous lui l'esprit toujours plus flamboyant,
Et l'homme, ce porteur de la flamme, en éclaire
Tout l'occident d'où fuit l'ombre crépusculaire.

semblé dur de laisser échapper, même en notre pays justement fier de ses chevaleries anciennes et modernes, l'heureuse fortune de saluer de loin l'image d'un grand honnête homme... Personnifier l'Amérique en Lincoln, quoi d'extraordinaire ? L'âme de l'Amérique ne remplissait-elle pas le héros vêtu d'un simple frac ? N'est-ce pas elle qui fit du batelier devenu chef d'Etat le type qui doit rester dans la tradition légendaire, dans l'imagination des peuples ? La vie de Lincoln résume et exprime bien symboliquement la marche et l'œuvre d'un peuple libre : elle demeurera pour l'avenir l'Exemple. LINCOLN, ce nom renfermera désormais toute une synthèse et une loi, comme les lettres d'un mot sacré en quelques religions. Trente Etats, tout un continent, et chacune des forces, et chacun des bras, et chacun des cœurs de ce continent, représentés tous à la fois, collectivement et isolément, dans un homme nouveau comme les défrichements du *Far West*, actif comme un pionnier, puissant comme le sol délivré depuis peu de l'ombre des bois, honnête homme comme un citoyen qui respecte son droit et celui d'autrui, voilà la merveille d'histoire et de morale qu'il nous a été donné de contempler en Lincoln. Je pouvais, à un tel spectacle, convier l'Himalaya et les Montagnes Rocheuses, les anciens âges et l'avenir. Le poète seul a fléchi sous une tâche supérieure à ses forces : il demeure fier d'avoir osé »

Le sol n'a pas d'histoire, et, depuis des milliers
D'ans tombés sur les ans, les arbres, ces piliers
Du palais noir, du bois qui dans le bois s'élance,
Fûts morts sur des fûts morts, sont tombés en silence.
Tout à coup le porteur de la flamme est venu,
Un changement s'est fait en ce monde inconnu ;
Le soleil se souvient des tribus de la Bible
Qui, libres, s'emparaient de l'univers paisible,
Et plus rapidement que ces peuples aînés
Ne partageaient le sol à leurs fils fortunés,
Leurs derniers fils, parqués dans d'étroites frontières,
Jettent des essaims neufs sur les nouvelles terres.
Quelle marche à travers les temps vers l'avenir !
L'œuvre humaine, que Dieu se complait à bénir,
Chez les peuples anciens naît de lui par l'idée,
Et son souffle plus loin la pousse fécondée.
Sion sort du désert, Athènes de Memphis,
Athènes passe à Rome, et nous sommes les fils
D'Athènes, de Sion et de Rome : — l'Europe
Traverse maintenant la mer qui l'enveloppe,
Et son esprit, prenant sa force au sel marin.
Prend, du Dominateur des tempêtes, le frein.
Et l'espace conquis s'étend ; la forêt vaste,
Riant au blé, pardonne au bras qui la dévaste,
La forêt qui garda jusqu'au siècle fixé
Ce continent gonflé de forces, hérissé ;

La terre, chaste ainsi qu'aux premiers jours du monde,
S'entr'ouvre avec délice au fer qui la féconde,
Et les fleuves, les monts, les airs, les océans.
Effrayés, pleins de joie, attendent en suspens
Le mot près d'éclater que Dieu mit dans les choses ;
L'eau, tombant des lacs, s'enfle en hymnes grandioses ;
Le ciel lui-même écoute. Instant prodigieux !
Et l'homme naît enfin libre et religieux.
En cet avènement de faits, de lois, d'exemples.
Le poète voudrait reprendre à tous les temples
L'écaille hiératique et le kinnor sacré,
Et ne peut que forcer sa voix, désespéré.

II

Le pays inconnu s'enfonce
Derrière le soleil tombant ;
Sous l'arbre, gigantesque ronce,
Le pionnier armé, se courbant.
Comme l'homme au sortir de l'arche,
Sur la terre à conquérir marche
Et redresse, vainqueur, le front ;
La forêt vainement l'enlace ;
La première elle cède, lasse ;
L'arbre est ronce, l'homme le rompt.

Après les bois sont des rivières,
Après les rivières des bois,
Après les arides bruyères
L'herbe où des gouffres tremblent froids ;
Le conquérant des terres neuves
Passe les gouffres et les fleuves
Comme il a passé les forêts,
Et suivant le soleil, son guide,
Plante sa hutte en l'Atlantide
Où ses fils auront des palais.

Là, l'homme se fait roi lui-même
Entre les hommes, rois égaux ;
Son audace est son diadème,
Et ses œuvres sont ses hérauts ;
Le champ de blé dit ses victoires ;
Il élargit ses territoires
En rétrécissant le désert ;
Sa famille patriarcale
Est sa richesse, et rien n'égale
En splendeur la cour qui le sert.

Cet homme porte un nom sauvage ;
C'est l'homme d'au delà les bois * ;

* Backwoodsman

Il a l'eau pure pour breuvage,
L'eau des lacs ou de l'Illinois ;
Le droit roidit son caractère,
Et, comme le travail austère
Fait son orgueil et sa vertu,
Il tient en haine l'esclavage
Qui renvoie au labeur l'outrage
Rejaillissant du front battu.

Lincoln aussi fit cette route
De l'orient à l'occident ;
Il soutint sans fléchir la joute
De l'homme seul, Dieu seul aidant,
Contre les forces de la terre ;
Le fer liquide en son artère,
Le sang de ces hommes nouveaux,
Coulait, ainsi que dans son âme
Étincelait la chaude flamme
Qui sort en lueur des cerveaux .

Ses pères venaient de la côte
Où Penn dicta la paix en lois ;
Son aïeul, s'avancant, fut l'hôte
De l'ouest où noircissent les bois ;
Alors, dans le Kentucky sombre
Dont la hache éclaircissait l'ombre,

La guerre indienne éclata,
Et l'aïeul, blessé dans la lutte,
Vit à peine fumer la hutte
Que sa mort de sang humecta.

Pourtant la hutte était sauvée ;
Obscure, auguste, elle couvrit
Le berceau, l'enfance éprouvée
Du petit-fils que l'air mûrit ;
Ce fils, le *rifle*, la charrue,
Le champ, la forêt parcourue
Furent ses maîtres ; — orphelin.
Pauvre avec sa pauvre famille,
Vers l'ouest encore où le lac brille
Il courut, front libre, cœur plein.

Plus loin toujours ! Mais là commence
Le magnifique enseignement,
La nouvelle Odyssée immense
De l'homme en rebondissement,
De l'homme qui refait lui-même,
Nu, robuste, audacieux, blême,
Sa noblesse par ses travaux ;
Symbole de la race humaine
Qu'un effort, poussé par Dieu, mène
Toujours vers des destins plus hauts.

III

Le voilà tel qu'il faut par sa puissante taille,
Représentant le peuple et prêt à la bataille ;
Son pied s'appuie avec vigueur sur le terrain ;
Son jarret est solide, et son poing souverain
S'ouvre et serre en étau ce qu'il caresse ou brise ;
Sa parole commande et son regard maîtrise,
Mais par de francs accents et par des rayons clairs,
Non avec la hauteur des barons ou des lairds.
Le voilà donc pareil aux fils des premiers âges,
Le Japhet ou le Sem des profonds paysages,
Et s'emparant du sol, de l'air, des horizons.
Son cœur, sa foi, ses mains ont brisé des prisons
Libre il a tout ce monde et ce ciel pour patrie.
A lui ces rocs, à lui ce fleuve qui charrie
Les troncs d'arbres tombés des rivages croulants,
A lui ces bois que vont trouer les trains roulants,
La maison qu'on bâtit, la ville qui s'élève,
Le canal qu'on commence et le port qu'on achève !
Pauvre, tout ce pays qu'on défriche est à lui ;
Grandissant, s'admirant et s'aimant en autrui,
Il tient au sol conquis par tous comme à son œuvre,
Et du travail commun lui-même est un manœuvre.

L'homme qui doit un jour commander à deux mers,
Et par lui-même, au rang des princes les plus fiers,
Asseoir, soldats du fer qui tranche et qui moissonne,
Les plus humbles *settlers* grandis en sa personne,
Donne dans une ferme à manger aux bestiaux,
Fend des barres de bois ou charge des bateaux ;
Puis si le Noir Faucon jette un jour les Peaux Rouges
Sur les défrichements trop voisins de leurs bouges,
Le même homme nommé, comme un homme de cœur,
Chef par ses compagnons, se bat, revient vainqueur,
Et, d'honnêtes travaux l'âme bien occupée,
Remet sans gloriole au fourreau son épée.
Tel est l'homme en tous sens travaillant, s'appliquant ;
Un jour enfin il parle et se trouve éloquent.
Et le peuple est en lui complet, main, cœur et tête.
Cette incarnation pour le devoir est prête ;
La main a des calus, le cœur est fort, l'esprit
Qui s'est fait à la peine est vigoureux et rit.
De l'enfant orphelin qu'attendait cette gloire,
ÊTRE L'HOMME NOUVEAU, c'est mot pour mot l'histoire.
Dans le commun labeur il avait combattu ;
Il était bien le peuple, il avait la vertu
Des hommes d'au delà les bois ; sa taille haute,
Telle qu'un Grec eût cru celle d'un Argonaute,
La taille des dompteurs qui prennent à deux bras
La difficulté rude et la jettent à bas,
L'avait fait surnommer, grandi dans un mirage,

Le Géant de l'Ouest. Il était le courage,
La volonté, l'honneur, le résumé vivant
D'un peuple neuf, subit, intrépide, fervent.
Sa grande force était comme celle d'Antée
Dans cette terre mère, encore ensanglantée
Par ses pieds, par sa main qu'ennoblirent le soc
Et la hache et le pic frappant l'arbre ou le roc ;
Il était bien le peuple en tout ; — avec la force,
La gaité ; — sur la sève une solide écorce. —
Né du travail, aimant le travail, l'élevant
Au-dessus des faveurs qu'un paradoxe vend
Si cher à la bassesse orgueilleuse et flétrie,
Il avait en horreur le fouet qui l'injurie.
Place donc à Lincoln, place au jeune géant,
Au travail glorieux, royal et bienséant !

IV

Suivons Lincoln dans son nouveau pèlerinage :
Comme il a parcouru le bois dans son jeune âge
La hache en main, le champ en creusant le sillon,
Pour un nouveau labeur, homme, il parcourt les villes,
Et, dans le heurt confus des passions civiles,
Pour creuser son chemin il plonge au tourbillon.

Laissons, laissons dormir ici les grandes causes,
Les animosités, filles des vieilles clauses,
Le droit de l'Union et les droits des États,
Les questions bientôt de tant de malheurs mères :
Esclavage, tarifs ; les disputes amères
D'où va tomber la torche entre les candidats.

Admironz seulement ces marches triomphales,
Ces flambeaux empruntant au souffle des rafales
Les courbes de la flamme au sortir du volcan,
Ces meetings, ces discours, ces courants de pensée
Menant à l'orateur la foule fiancée,
Et ces fronts, flots émus que fouette l'ouragan.

De jour en jour, de soir en soir, de ville en ville,
Voyage l'éloquence, et l'estrade mobile
S'élève sous les pas des candidats errants.
O luttas ! La tribune ouverte est éclairée
Par toi, soleil, par toi, haute voûte azurée ;
Le peuple écoute, espoir et peur des concurrents.

Où sont, antiquité, tes fêtes Olympiques ?
Chevalerie, où sont tes pas d'armes épiques ?
Rome de sang, que dit ton cirque mort ? Où sont
Tes lions ? Mais qu'étaient ces combats près des joutes
D'un empire comptant par trente États ses routes,
Et que la liberté rend par ces jeux fécond ?

Jeux, mais jeux d'hommes.—Non, la poudre d'Olympie,
La lance des tournois, le sang de Rome impie
N'ont rien à faire avec ce grand honneur humain ;
Et, s'il fallait chercher dans le fond de l'histoire
Pour la comparaison une arène de gloire,
Toi seul la fournirais, étroit forum romain.

V

Lincoln a pris la lourde charge
Que le vote pose sur lui ;
Le canon a grondé la charge
Du fort Sumter au Kentucky ;
La guerre horrible est déchainée,
La guerre proportionnée
Aux œuvres de ce continent !
Point d'art, carnage après carnage ;
Gigantesque est l'apprentissage :
L'Hécla contre l'Etna tonnant !

Le soldat hors des champs se rue ;
Hors des villes ; — l'un a quitté
Le marteau, l'autre la charrue,
L'autre le barreau. — Loyauté * !

* Loyalty.

Tel est sur cette terre neuve
Le cri qui descend chaque fleuve,
Qui court sur les lacs, éclatant ;
Dans les défaites croît plus ample ;
Et que, pour éternel exemple,
Le monde spectateur entend.

Les soldats encombrent les villes ;
Washington est un camp ; j'ai vu
Des noirs aux courbures serviles
Marquer un pas guerrier, pied nu.
Mais laissons la guerre qui creuse
En gouffre la contrée heureuse ;
Laissons vers le cercle enflammé
Se précipiter du vieux monde
Les vaillants cœurs ; — le feu qui gronde
Chasse notre vers mal armé.

Dans un jardin la Maison-Blanche
Rit au soleil, son seul gardien ;
La grille s'ouvre large et franche.
Entre, passant, et ne crains rien.
Point de sentinelle à la porte,
Point d'armées qu'on présente ou porte
Au grand élu sans appareil :
Le premier de ce vaste empire

Pour seule flatterie aspire
L'odeur des fleurs sous ce soleil.

Là, l'ancien batelier austère,
Les traits mobiles, souriant
Mais triste, entend frémir la terre,
Sans peur, debout et confiant ;
Car tout un peuple, qui se fie
En son honneur, le fortifie
Contre tout lâche abattement,
Et, quoi que pour ce peuple il ose,
Sa conscience se repose
Dans la piété du serment.

Pendant l'épouvantable guerre
Point de dictature, de loi
De salut, servant la colère
Et la peur plutôt que la foi.
Jaillissez, ô vœux populaires,
Des places, des journaux, des chaires ;
La parole est libre en tout lieu.
Nord. Sud, Lincoln pour vous ne vise,
Dans ce combat qui vous divise,
Qu'au droit immuable sous Dieu.

A toute hauteur il s'élève ;
Nul devoir ne l'a surmonté,

Et sa main obligée au glaive
Pour large étreinte a la bonté.
Plus grand qu'un empereur de Rome.
Il craindrait de tirer de l'homme
Un abject applaudissement ;
Mais lui-même a, sous sa charmillé,
La meilleure cour, sa famille.
Domestique rayonnement.

VI

L'œuvre terrible est faite ; un monde qui commence
A vu la guerre antique et la ruine immense ;
La terre a bu le sang sous le deuil des vainqueurs :
La terre a soif encor, mais de paix. Haut les cœurs !

VII

Loin, égorgements d'Assyrie.
Loin ! Cette Amérique, pétrie
Par l'Évangile, a soif d'amour,
Soif d'aider à la main divine
Qui la pousse et qu'elle devine ;
O président ! voici ton jour.

Que ton cœur s'ouvre et se répande
Dans une œuvre plus chère et grande,
Trente États à rendre à leur loi,
Au travail, leur titre exemplaire,
A leur mission ouvrant l'ère
De l'avenir... Réjouis-toi.

Et quel avenir ! — Cent rivières
Portant cent flottes ouvrières,
Voile qui bat, onde qui bout.
Sont les grand'routes de ce monde
Où la terre est dix fois féconde,
Où l'homme hyperbolise tout.

Depuis que cette terre est née,
L'immense forêt, couronnée
Par le nuage qu'elle boit,
Entasse l'engrais sous son ombre
Pour nourrir de moissons sans nombre
Le genre humain lointain qui croit.

Déjà les pins et les érables,
Noircis par le feu, misérables,
Ont vu des trombes de vapeur.
Trainant du fer à voix vivante,
Frapper le désert d'épouvante
Et le silence de stupeur.

Et dans les essartements vastes
Déjà montent, enthousiastes,
Les couleurs des champs aplanis,
Ces hymnes que le soleil tire
Du sol que l'homme fait sourire
Par ses travaux du ciel bénis.

La maison de bois * est le centre
Du champ ébauché, l'arche où rentre
Au soir l'émigrant pauvre et seul ;
Et les petits-fils de cet homme
Seront fiers un jour que l'on nomme
Un bourg du nom de leur aïeul.

Comme sous un souffle qui passe
Le brouillard délivre l'espace,
La forêt s'abat maintenant ;
Et, perçant les ombres premières,
Un fourmillement de lumières
Apparaît sur ce continent.

Des troncs tombés dans leur feuillage
Un toit sort, du toit le village ,
Et la ville étend ses îlots ;
Alentour s'élancent les routes,

* Log-house ou log-cabin.

Puis les canaux, et sous les voûtes
Des ponts la vapeur roule à flots.

Où s'arrêtera l'entreprise
De ce peuple que favorise
L'ordre éternel ? A cet assaut
Dieu jettera-t-il la parole
Qu'il a dite à l'écume folle
Des mers : Tu n'iras pas plus haut ?

En l'homme travail et sagesse ;
Effort en bas ; au ciel largesse ;
Triomphe de nouveaux accords ;
Les puissances matérielles,
Courant en veines naturelles,
Servent l'âme du puissant corps.

Dans l'eau des torrents l'or chemine ;
La montagne livre la mine,
Le sillon l'engrais vierge encor ;
L'huile dans les cavernes coule ;
Et cette terre est bien le moule
Où prit sa forme tout trésor.

Les lacs, miroirs des sapinées.
Sont des mers méditerranées

Qui des syrtes verront sortir ,
Pour les pacifiques conquêtes
Du luxe, des arts et des fêtes,
Des villes plus riches que Tyr.

La grande vallée est la coupe
Qui pour bords a le double groupe
Des monts de l'aube et du couchant,
Et dans cette coupe fertile
Tout cours d'eau descend en reptile
Au Meschacébé s'épanchant.

Les océans gémeaux du globe
Enveloppent, comme la robe
Seule digne de la vêtir,
Cette terre au blason d'étoiles,
Qui sème en bijoux tant de voiles
Qu'elle donne aux flots à sertir.

De ton jardin, de ta fenêtre,
L'esprit ferme en Dieu, tu vois naître
Tout cet avenir sous sa main ;
Au-dessus de tous humble et calme ,
Tu vois ces gloires, hors la palme
Qui va te barrer le chemin.

Contemple, élu d'un peuple libre,
Dans ce magnifique équilibre
Les forces du ciel et du sol,
Les forces de l'homme et des choses,
Des trésors souterrains, des roses,
Des esprits qui prennent leur vol.

Enfin l'ordre nouveau se fonde
Où l'activité surabonde,
Où la justice tient sa cour.
A l'œuvre encor ! Que Dieu t'accorde
De travailler dans la concorde !
Vainqueur de paix, voici ton jour .

Non, sur l'escarpement sublime,
Comme Moïse sur la cime
Du mont qui voyait Jéricho,
Tu dois tomber ; il faut qu'on meure
Quand le triomphe a sonné l'heure
Dont les siècles seront l'écho.

Et tu meurs, et ta tombe est sainte,
Et le monde entier sert d'enceinte
Au triomphe de ton convoi,
Et ta mission accomplie
Est déjà l'exemple qui lie
L'homme au devoir ; réjouis-toi.

Ta probité sera féconde ;
Ton esprit vivra ; ta mort fonde
Cet avenir que tu rêvais ;
Le sénat de Rome te loue ;
Washington pour frère t'avoue.
Meurs triomphant, revis en paix.

Éternelles vertus, vieux sages,
Sortis splendides, dans les âges,
Des hontes qui vous ont hués,
Ouvrez votre cercle de gloire ;
Un grand homme entre dans l'histoire ;
Et vous. Nations, saluez.

Amélie, 1867.

ITALIE

I

ENTRE LES ILES D'HYÈRES

Déjà bien loin a fui Marseille ;
Des rochers qui suivent Toulon
Un grand vol d'oiseaux appareille,
Les ailes en faulx, le bec long.
— Ce sont les papillons des lames. —
Un marin aux favoris blancs
Entend et dit : — Ce sont les âmes
Des vieux forçats morts sur leurs bancs.

Quand passe la vague qui gronde
Entre les rocs et les ilots,

Elles s'élancent, blanche ronde.
Sur le steamer maître des flots,
Car, se souvenant des galères.
Elles veulent savoir comment
La roue abat les vagues fières
Qui montaient pour leur châtiment.

9 novembre 1865.

II

EN MER

Illusions de lorgnette.

Nous allons saluer Livourne.
Au point les lorgnettes !... Átour
De nous un essaim d'oiseaux tourne
Dans l'éclat du milieu du jour.
Notre lorgnette les rencontre ;
O miracle ! sous le ciel pur
Chacun de ces oiseaux gris montre
Un ventre d'or, un dos d'azur.

Quel mot à la métamorphose ?
Notre œil nous trompe-t-il, ou bien

Est-ce au verre à livrer la cause
Du beau mirage aérien ?
Le mensonge est-il l'aile grise,
L'aile bleue ? enfle-t-il les cous
D'or ou de neige ? — La méprise
Est-elle en nous ou hors de nous ?

Qui donc affirme ? qui donc nie ?
Le savant décompose en vain
Les rayons dont la symphonie
Fait le jour splendide ou divin.
D'où descends-tu, lumière auguste ?
D'où viennent les couleurs ? — Où sont
Les lois qui les font chanter juste
Dans l'accord qu'ensemble elles font ?

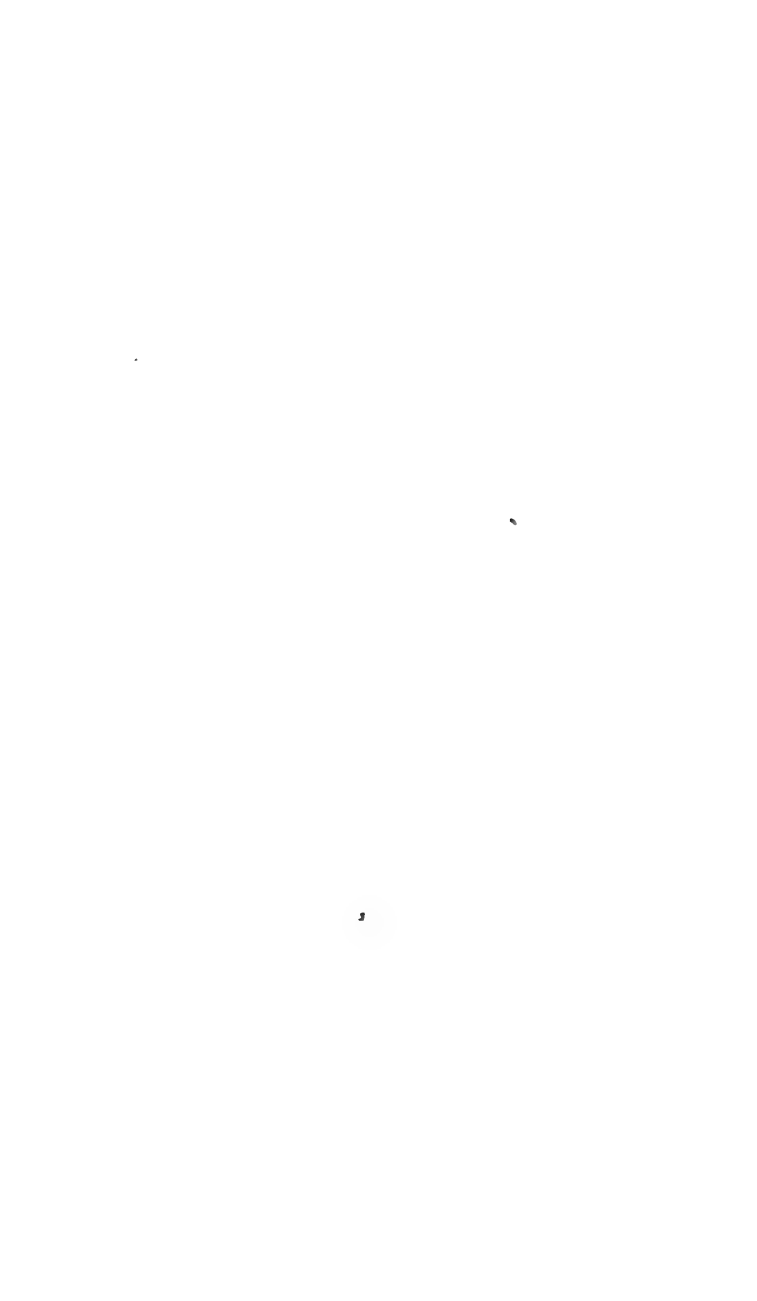
On ne sait les causes des choses,
Ni s'il fait jour, ni s'il fait nuit,
Ni si l'odeur est dans les roses,
Ni si le germe est dans le fruit,
Ni si la vie emplit le monde
Ou si la gueule du néant
Etreint comme une bulle ronde
Cet univers pour nous géant *.

* Il ne faut pas juger d'un homme sur une pensée.
Autrement quel impie que Salomon, et Pascal quel sceptique !

Voyageurs qui voguons sur l'onde
Et qui passons dans les erreurs
Entre l'ignorance profonde
Et le nuage des terreurs,
Malgré les feux qui viennent fendre
La face de l'obscurité,
Quel grand drap noir voyons-nous pendre
Entre nous et la vérité !

10 novembre 1865.





III

SOIRÉE AU THÉÂTRE APOLLO

J'avais au fond des yeux rapporté de Florence
Une image, — de marbre, et la blanche apparence
Souvent en s'animant, avait ressuscité,
Pour moi, les temps pervers de la grande Cité,
Le marbre ayant l'orgueil de s'appeler Julie.
Je songeais ce soir même, en la salle remplie,
Au monde qu'en soleil ce buste impérial
Eclairait, centre, ainsi qu'en un système astral.
Et la salle parfois s'écroulait, grande ouverte
Sur le passé ; j'aimais à voir la ville inerte
S'emplir du peuple ancien qu'évoquait mon effort,
Et le passé vivant faisait le présent mort.

Mais prodige ! de l'ombre, en sa luxuriance
Jeune encore et décente, une femme s'avance
Vers le bord d'une loge, et, — je l'ai reconnu, —
C'est le marbre aux traits doux, c'est le marbre au front nu
Aimé de Marcellus, Julie avant Tibère.
Et maintenant la salle entièrement s'éclaire,
Et je comprends Ovide, et que du Panthéon
Un gendre à l'empereur ait cru faible le don.

Rome, 2 décembre 1865.

IV

LES BÊTES MAITRESSES DANS ROME

Dans le forum, au pied des rostres consulaires,
Glorieux encor des colères
De Cicéron lançant la foudre aux scélérats,
J'ai vu se promener des rats.

Près du socle d'où part vers le ciel diaphane,
Creuse, la colonne Trajane,
J'ai vu mort un chat roux, et sur le mort galeux
Pâître des mouches à dos bleus.

Dans le temple où Vénus accueillait les prières
Des fils d'Enée aux mains guerrières,
J'ai vu picorant l'herbe, au milieu des chardons,
Tout un troupeau noir de dindons.

Sur le cirque colosse où, dans les jeux infâmes,
Des bouches s'exhalaient tant d'âmes,
Quand les gladiateurs crispaient leurs bras sanglants,
J'ai vu voler des pigeons blancs.

Enfin, — c'est un récit, et serait-ce un contraste
Ou signe d'un ordre néfaste? —
Le Palatin où git le palais des Césars
Cache dans ses trous des renards.

5 décembre 1865.



V

EN REVENANT DU COLISÉE

Le temple de la paix, la triple arcade ouverte,
Que surmonte un brin d'herbe verte,
Quand cesse l'exercice aux ordres réguliers,
A des fusils pour espaliers.

5 décembre 1865.



VI

LE TOMBEAU DES SCIPIONS

Porte Saint-Sébastien.

Rome indigne de Rome, ingrate, impie aux gloires
Qui grandirent ton nom sur toutes les histoires,
O sacrilège envers les restes des héros,
Que fais-tu des tombeaux, mais que fais-tu des os ?
Deux mille ans en ce lieu les Scipions dormirent,
Mais un jour vint où, pic en main, des gens se mirent
A trouer la muraille au-dessus du caveau,
Et les vainqueurs surpris sentirent de nouveau
Le soleil échauffer leurs squelettes augustes.
Ils étaient là couchés, tranquilles sous leurs bustes,

Sous les inscriptions et leurs noms flamboyants.
Ils ne levaient jamais la tête, confiants
Dans le destin romain, dans la ville éternelle,
Dans le commandement qu'ils avaient mis en elle,
Et maintenant quel bruit et quelle impiété
Ont sonné sourdement l'injure à leur fierté ?
« — Est-ce que le Samnite ou l'Ibère, Numance
Ou Carthage ont tiré de leur ruine immense
Des soldats, ou roulé, pour relever leurs murs,
Les blocs livrés par nous aux reptiles impurs ? »
— Non, ce sont des Romains qui sur vous font la brèche ;
Vous n'entendez, au lieu des glaives, que la bêche ;
Ce n'est pas Annibal qui franchit votre seuil,
Mais l'exhumateur vil, violateur du deuil.
Vos tombeaux, ô vainqueurs, orneront un musée
Et vos crânes seront des pasquins la risée
Jusqu'à ce qu'on vous donne, amas déshérité,
Un toit de hasard, loin de la grande cité.

10 décembre 1865.



VII

LE MAUSOLÉE D'AUGUSTE

En faisant bien le tour de mesures sans style
Dont repousse on ne sait quel suintement hostile,
Vous trouverez un cirque étroit, un antre obscur
Garni d'un peuple noir tassé contre le mur.

Excellence, sautez, passez ! — Le singe saute
Et passe en un cerceau. Bien ! mieux encor ! sans faute !
Le singe grince un rire, il a presque parlé.
Tous ses tours applaudis, ayant cabriolé,

Il retire au public sa petite barrette,

Et, pour quêter, devant le peuple en rond, s'arrête.
L'ours ! Voici maintenant le spectacle qu'attend,
Les fibres en émoi, ce peuple palpitant.
L'ours entre, le pas lent et la mine chagrine.
Un fil d'acier qui pend traverse sa narine ;
Il sait qu'il va combattre en prisonnier german
Pour le plaisir du peuple et du sénat romain.
Et de sa patte épaisse, et qui serre, et qui broie.
Il gratte son museau pressé d'une courroie.
Les dogues sont lancés ; l'ours grogne et recule ; un
Des chiens à dents d'étau saute sur son dos brun,
Un autre à son oreille, un troisième à sa cuisse ;
Mais l'ours, honneur des monts Sabins ou de la Suisse,
Se roulant, fait lâcher le premier, et d'un bras
Etouffe le second, dont rougit le poil ras ;
Les autres ont bondi sur lui, meute à la charge ;
Son dos pour les porter tous n'est plus assez large ;
Il les secoue encore et souffle, cependant
Qu'il en porte un dernier à sa gorge pendant.
Celui-là va mourir, serré dans la colère
De l'ours, dont le souffle àpre en grondant s'accélère ;
Mais l'impresario du spectacle a tiré
Le fil qui fait saigner le museau déchiré.
Et l'ours laisse tomber le chien presque sans vie.
Nouvel assaut, cris, sang. Dans la foule ravie
Le murmure se change en applaudissement.
Un dogue, le plus brave, a désespérément

Saisi l'ours près de l'œil et le tient par la joue
Et, roulant avec lui, fuit l'étreinte qu'il joue.
L'ours râle ; le maître entre, et s'efforce d'ouvrir
Les dents du chien. Alors injures de courir ;
L'homme du Trastévère eclate ; on voit la Rome
Des Flaviens revivre au fond des yeux de l'homme
Qui ne sait, hors la mort, aucun spectacle beau.
Guide, où donc sommes-nous ici ? — Dans le tombeau
Qui vit, — Jésus déjà dans le monde, — descendre
Sous la forme d'une urne avec un peu de cendre,
Octave l'empereur, à l'heure où dans la main
De Tibère tombait le poids du nom romain.

Décembre 1865.

VIII

LES COMMENTAIRES D'HORACE

A ROME

J'erre ainsi dans les ruines,
Au Forum, sur l'Esquilin
Ou sur les autres collines.
Léger et lesté, étant plein
De vers sonnant tout en gloire,
Comme entre des murs joyeux.
Dans ma vibrante mémoire
Qu'ébranle le pas des dieux.

Et, m'égarant, soit à l'heure
Qu'outrageaient les jeux sanglants,
Soit quand la nuit pâle effleure
Les chapiteaux chancelants,
Je reconnais dans la foule
Impondérable et sans heurt
Tout le monde ancien qui roule
Dans Rome, et s'y fond et meurt.

Mais dans cette multitude
Je n'ai point souci meilleur
Que de faire mon étade
D'un petit homme railleur
Qui porte son ventre en boule,
L'éclair à l'œil, et qui, rond,
Se faufile dans la foule,
Quelquefois lent, souvent prompt

Vous l'avez nommé, ce ventre.
Cet œil vif qui se trahit,
C'est Horace qui passe entre
Les vices de Rome et rit.
Voici quand le Forum barre
Son caprice irrégulier,
Le Lucile avant Pindare,
Le poète familier.

Rome explique le poète.
Où donc voit-on maintenant
Orateur sur la tempête
Lever un bras fulminant ?
La liberté n'est plus ; l'homme
Est, part vile du butin,
Trop tenté de chercher Rome
Sous un toit du Palatin.

Sans enfièvre ses colères,
Horace, ami de Brutus,
A suivi les consulaires
Chez César, fils de Vénus :
Mais, en chantant ce modèle
Renouvelé d'Ilion,
Il ose être encor fidèle
Au vieux boudeur Pollion.

Donc, c'est à travers la ville
Que je l'aime taquinant
Le solliciteur servile,
Le gourmand, l'impertinent.
Les incidents de ma route
En tout lieu bon ou mauvais
Me le rappellent ; j'écoute
S'il parle, et s'il va je vais.

Nous descendons des Carènes,
Nous arrêtant, sans dédain.
En allant vers les arènes,
Au crieur, au baladin ;
Un fâcheux de nous s'empare ;
Nous jetons de côté l'œil
Sur Tyndaris qui se pare
De sourires et d'orgueil.

Au Panthéon quelle fête
De légumes devant nous !
A combien, dit le poète,
Ces fèves, combien ces choux ?
La Sabine un peu farouche,
Tibur frais en ont encor
A bien mieux tenter la bouche
Des dieux qui boivent dans l'or.

Ainsi, tuant l'heure brève,
Le poète, cheminant,
Tout haut cause ou tout bas rêve
Au premier cas survenant,
Soit qu'un avare le choque,
Soit qu'il s'indigne crûment,
Non moins que d'un sot colloque,
D'un coureur de testament.

Je laisse ses grands poèmes
Pour les instants sérieux
Où, dans les mètres suprêmes,
Nous causons avec les dieux ;
Grands poèmes, l'hymne ou l'ode
Qui renferment dans vingt vers
Orphée, Homère, Hésiode,
Et Pindare, — l'univers !

Ainsi toujours la voix sûre
Du poète garde, avec
Le ton haut dans la mesure,
Le souffle du monde grec.
Il a su même, instinct rare
De l'heure et de l'à-propos,
Sans ajournement avare
Saisir au mot Atropos.

Il avait pour l'élégie
Trop de calme et de droit sens,
Et sur sa lèvre rougie
Un vin âgé de dix ans
Laisse à nos yeux plus de trace
Que les baisers de Chloé.
Revenait-il bien de Thrace
Quand il chantait Evohé ?

Et pour les amours de même :
Etant un peu court et gros,
Il sauvait à tout poëme
Les emportements d'Eros,
— Par mesure, aussi par crainte. --
Il riait dans le Pæan ;
Il plongeait au labyrinthe,
En ayant en main un plan.

Où donc, dis-je au Teverone,
Où donc, dis-je au Palatin,
Sont les belles que couronne
L'honneur du mètre latin ?
De Tibur au Lucrétile
J'ai couru, criant Pyrrha
Et Lydé ; quête inutile !
Vainement ma voix erra.

Enfin j'ai porté ma plainte
Au faune du Vatican,
Qui, plus sage que Philinte,
Plus positif que Don Juan,
Ricane, et, d'un pied de chèvre,
Frappe la terre et bondit,
Syrinx légère à la lèvre.
Le faune me répondit :

La jeunesse du poète
Hausse et remplit ce qu'il voit,
Et la beauté qu'il a faite,
S'il a grisonné, déchoit.
Horace mourut à l'âge
Où l'œil qui s'irradia
N'empourpre plus le nuage
Nimbe ardent de Lydia.

Décembre 1865.



IX

LA FLORE DU COLISÉE

Sur le sol où le sang coulait des chairs ouvertes,
Sur les gradins témoins de tant de morts souffertes,
Poussent de petits brins d'herbe portant des fleurs.
Aux mêmes lieux, sans voix, l'effroi séchant les pleurs,
Des femmes ont senti la morsure des bêtes,
Les gladiateurs morts ont renversé leurs têtes ;
Au sang des animaux par la lutte anobli
L'homme a mêlé le sien, saint s'il n'est avili,
Et de la rouge averse, ondée aux larges gouttes,
Ces fleurs du Colisée ont pris naissance toutes.
Innombrables aussi sont-elles ; celle-ci
Dont le parfum est doux et l'éclat adouci

Est le sang d'un martyr ; cette autre qui se dresse
Comme un cri de colère, ardente et vengeresse,
Est le sang d'un Germain à tuer condamné ;
Cette farouche vient du sang d'un lion, né
Dans les sables d'Afrique ; et voilà toutes vives
Les dix mille qu'un jour tira des veines juives,
Pour joindre le supplice à la proscription,
Titus, clément vainqueur du Temple et de Sion.

Décembre 1865.



X

LA DÉCADENCE ROMAINE

Ce matin, en courant les salles Vaticanes,
Je m'arrêtai devant un buste plein d'arcanes.
Au-dessous, pas de nom ; front bas, cheveux tordus,
Lèvre lâche et bombée en lobes, yeux perdus
Devant eux. Cependant la muette figure
Resta dans ma pensée, et là, l'énigme obscure
S'éclairant, Rome ancienne en un cabinet d'or
M'apparut ; j'entendis, je vis, je vois encor.

Sous les caissons teintés de bleu dans l'or superbe,
Ainsi parle Faustine à l'histrion imberbe
Qui, d'Egypte venu, fausse, le noir vaurien,
Un chant grec dans ses dents de faune lybien.

Je veux rompre pour toi le secret qui m'enserme ;
Partout je suis Faustine, ici je suis Glycère.
Le palais de Faustine est splendide au dehors,
Morne au dedans, rempli de vertus, lourds trésors
La maison de Glycère au dehors est modeste,
Mais les arts l'ont emplie et le délice y reste.
Naguères assiégeant, la nuit, l'humble maison,
De jeunes chevaliers bravaient l'âpre saison,
Et, pour forcer ma porte inexorable et close,
Y suspendaient avril, le crocus et la rose ;
Mais pour toi, même alors, j'eusse d'un cœur plus dur
Entendu leur fureur battre le seuil obscur ;
Pourtant je les voyais, négligeant la carrière,
L'huile et le disque lourd et la flûte guerrière,
Pour moi, dans leurs cheveux passer l'odeur des fleurs
Et l'âge ne m'a pu de ses froides couleurs
Tellement faire à tous un objet d'épouvante,
Et de ce que j'étais rendre si différente,
Que leurs vœux, dont partout ils m'allaient poursuivant,
Ne me viennent encor solliciter souvent.
Oh ! sous le ciel, tourment des sables, tes campagnes,
Que ne suis-je aussi née une de tes compagnes
Et que n'ai-je avec toi, comme tes brunes sœurs,
Buvant au même lait, bu les mêmes couleurs !
Peut-être est-ce mon teint que ton orgueil dédaigne ?
Mais pour toi, fils d'Ammon, il n'est rien que je craigne.
J'irai, je veux pour toi braver le ciel ardent :

De l'aurore vermeille au rougeâtre occident
Le soleil me verra suivre sa marche lente,
Non moins que lui plongée en sa clarté brûlante,
Et, contre lui toujours tournant mon front hâlé,
Envier pour brunir le sort de Sémélé.

Ainsi, mêlant aux mots des airs de parodie,
Faustine s'attardait en cette comédie,
Imitant de Glycère et la pose et la voix.

Sur la table brillait une coupe de choix.
Un ouvrier divin, aux flancs de l'œuvre insigne,
Avait représenté Bacchus, plein de la vigne,
Et chantant sur des monts où ses lynx doux brouaient.
Sur l'herbe, autour de lui, les nymphes écoutaient,
Et, debout pour l'entendre, immobiles statues,
Les Satyres dressaient leurs oreilles pointues ;
La grappe mûrissait au-dessus de leurs fronts,
Et des ruisseaux de lait coulaient aux environs.

Emu par l'or pesant plutôt que par le groupe,
L'histrion, ricanant, se saisit de la coupe
Et la fit disparaître, agilement, au pli
De sa robe, avec l'art d'un pithèque accompli

Rome, décembre 1865.

XI

LES JARDINS FARNÈSE

Montez au Palatin, parcourez les allées
Du jardin toujours jeune, où les fleurs étoilées
Ont précédé l'orange ou la pêche, affirmant
La sève inépuisable et le débordement
De la vie en ce monde où tout se renouvelle ;
Admirez comme en dons la grâce se révèle
Dans la vigueur féconde, et vous oublierez là ,
Avec Auguste dieu, Claude et Caligula.
Vous pourrez contempler de cet observatoire
Rome antique en débris, arcs et temples, l'histoire !
Et cherchant le Forum, vous aurez en dédain
Les débris de palais semés dans ce jardin.

Où donc alors sera le grand César, le père
De la race tombée en Octave et Tibère ?
Où seront Claude inepte et Caligula fou ?...
— Sous vos pieds ! Regardez ; prenez garde. Du trou
De ces murs entr'ouverts et que le temps recouvre
Du lierre pacifique ami de tout vieux Louvre,
Voyez-vous s'échapper, sinistres et rampants,
Craintifs du jour, fronts plats sans crânes, ces serpents ?

Rome, décembre 1865.

XII

MICHEL-ANGE AU COLISÉE

La neige avait couvert les gradins et l'arène.
Que n'étais-tu l'oubli du sang, blancheur sereine !
Qu'importe si, loin d'être un abolissement,
Par ton étrangeté sur le vieux monument
Tu haussais la pensée et le cœur jusqu'aux cimes
Des spéculations et des projets sublimes ?
Sur le tapis intact rien que des pas d'oiseaux.
En étoiles, traçant des lignes, des réseaux.
Et nul bruit. Si. Quel pied d'homme a broyé la neige ?
La broussaille qu'emplit, au haut du dernier siège,
Le clan d'ailes muet qu'avril rend babillard
A vu, lent, s'avancer dans l'enceinte un vieillard,

Et ce vieillard, compris des oiseaux et de l'herbe
Comme un dieu que la terre entend, songeur superbe,
Est Michel-Ange. Il vient consulter, lui puissant,
L'énorme, pour aller jusqu'à l'outrepassant
Dans l'œuvre de la main humaine, dans Moïse,
Dans Hercule, dans Dieu tonnant ou dans l'église
Ecrasante, Saint-Pierre ! — Inspirateur croulant,
Le cirque ainsi s'absout de son passé sanglant.
Et moi, chétif, j'ai pu te gravir, Colisée,
Humble comme je dois, sans hautaine visée
Et trop hardi déjà de nommer les grands noms.
Quand pourrai-je pourtant vous voir, ô Parthénons,
Temples, Memphis, Balbec, ô ruines célèbres
Qui des soleils éteints gardez dans les ténèbres
Un tel revêtement d'éclat fixe à jamais
Que sur la mer des temps vous demeurez sommets ?

Décembre 1865.

XIII

LA PÉTRONILLE

AU MUSÉE DES CONSERVATEURS.

Je ne veux pas savoir quelle est l'histoire peinte,
Mais du sombre tableau sort une immense plainte,
La désolation du beau qui crut au jour
Et que la nuit saisit, et le deuil de l'amour
Qui croit à l'éternel et que le moment trompe ;
C'est la destruction qui s'affirme en sa pompe.
O jeunesse, ô beauté, triomphes de la chair
Et de l'âme, et si vite, hélas ! en proie au ver !
Quel gouffre ! le moment qui des rêves se joue,
L'étincelle qui lutte au-dessus de la boue

Et résiste, invoquant pour le pardon des cieux
La forme qu'elle anime, extase, orgueil des yeux !
Dans l'ombre, qui déjà de toutes parts la borde,
Comment ! cette beauté criant miséricorde
N'obtiendra ni pitié, ni clémence ! La loi
Inflexible n'admet ni délai ni pourvoi
Et cette jeune femme en fleurs, une guirlande
Encore au front, descend dans la fosse gourmande !
Fut-elle sainte, ou bien a-t-elle en vingt succès
Passé Magdalena ? Qu'importe ? je ne sais.
Si flamboyante qu'ait été l'effervescence,
La jeunesse emportée est une autre innocence,
Et, dans les cheveux noirs et dans les cheveux d'or,
Sous les pampres foncés le divin court encor,
Et la beauté s'absout parce qu'elle rayonne.
La jeune femme morte a des fleurs pour couronne,
Et, plus belles de vie encore et de couleurs,
Autour du pâle front sont poignantes ces fleurs.

Décembre 1865.

XIV

SOUVENIR DU TASSE

••••• AU CAPITOLE •••••

Au Capitole !... Ici l'ancien monde eut sa cime ;
Ici les Scipions portaient la gloire opime,
Leur part du butin fait sur toute nation.
Spectacle encore et pompe ! une procession,
Déployant ses draps d'or que soulève ou qu'affale
L'air plein d'éclats, descend la pente triomphale ;
Mais ce n'est aujourd'hui ni le consul vainqueur
Ni l'or des drapeaux saints suivis du peuple en chœur
Qui font vibrer une hyrne en ma poitrine émue ;
D'autres tableaux ont mis le trouble sur ma vue

Et me font suivre, errant avec ses pas errants,
Un homme grand encore au-dessous des plus grands.

Cet homme que parfois, hélas ! la fièvre égare
Sous des fantômes, fuit l'air trop lourd de Ferrare ;
Il s'en va mendier dans l'exil, sous l'affront,
Pour son âme la paix et le toit pour son front.
Et pourtant dans Ferrare, où donc le gentilhomme
Fier d'aïeux que le glaive ou la mitre renomme,
Qui n'ait profit d'honneur à troquer avec lui
Un nom vieux contre un jeune où l'auréole a lui ?
Mais ce nom, que plus tard, sur sa liste remplie,
A côté des meilleurs inscrira l'Italie,
Ne peut pas préserver de la proscription
L'homme qui rêve Arnauld qui porte Sion.
De Naples à Mantoue et comme à Ferrare
Le poète a fui ; puis, quand la fortune avare
Se relâche, et qu'il monte aux lieux où nous voici,
Lorsqu'à son propre cœur lui-même fait merci,
Lorsqu'il va triompher comme surgit de l'onde
Le nageur qu'un retour d'un dernier flot seconde,
Au pied du Capitole il trouve encor l'écueil.
Et tes lauriers sont, Tasse, algues sur ton cercueil.

Décembre 1865.



XV

EN MARCHANT DANS ROME

(Réminiscence de vieux vers)

Pourquoi, dévots séduits par un Bradshaw savant,
Suivre à terre les pas d'Horace et de Virgile?
Leurs pieds ont-ils laissé des marques sur l'argile?
Où donc leurs entretiens, où ? Sur l'aile du vent.

Toute œuvre de nos mains est caduque et fragile,
Le bloc qu'a remué l'homme reste mouvant.
Vous cherchez la maison de Catulle ? un couvent !
Vous demandez Lesbie ? on vous répond : Vigile !

Tout change, l'Anio devient le Tévéron ;
Tibur c'est Tivoli ; puis où le ceinturon
Des chutes ? Albunée ! où donc ?... O temps vorace !...

Mais nous pouvons donner à nos yeux un orgueil,
Prendre Homère et crier : Ici Virgile en deuil
Cherchait Troie, et ce vers fut un bonheur d'Horace.

Décembre 1865.



XVI

SOIRS A ROME

J'ai gravi bien souvent, jusqu'au plus haut palier,
En avant de Santa-Trinita, l'escalier
D'où l'on découvre, avec ses poèmes de pierre,
Toute Rome, du mont Pincio jusqu'à Saint-Pierre.

Quelquefois je montais à l'heure où le soleil
Se fait de l'occident un pavillon vermeil,
Et, prodiguant le feu dans les tons qu'il mélange,
Détache sur fond d'or l'œuvre de Michel-Ange.
Lorsque je m'interroge encor, je ne sais plus
Ce qui levait en moi de sentiments confus

Quand la nuit lentement chargeait le Janicule
Et que je m'attachais au fuyant crépuscule,
Sentant que j'assistais de même au long déclin
De Rome, astre où s'est clos le cycle sybillin ;
Mais il me semble encor voir, en symbole, naître
L'étoile, et l'œil humain luire en chaque fenêtre,
Et je me souviens bien que, les yeux dans le ciel,
Je regardais noircir le bleu dôme éternel.

Abbeville, 1868.



XVII

PENSÉE EN MER

L'âme du sage mourant passe
A travers le temps et l'espace,
Sans souillure, et légère, ainsi
Que la nef, en alcyon, nage
Quand ses flancs ont au carénage
Laisse le limon épaissi.

Devant Civita Vecchia, 20 décembre 1865.



FRANCE

I

INTÉRIEUR D'AUBERGE

Éclairé par un orage

A CHARLES BAUDELAIRE

Comme un torrent qui bat sa berge,
Le vent contre le ciel tonnait,
Et, sous le signe de la Vierge,
Tournois de foudres se donnait.

L'éclair jouait de la flamberge,
La charge dans les airs sonnait,
Et sur une table d'auberge
Je vous écrivis ce sonnet.

Fier comme un bâtard des vieux reîtres,
Un braconnier séchait ses guêtres
Et fumait d'un air fanfaron.

Et tout, la fille comme l'hôte,
Me rappelait en teinte haute
Cyrano mêlé de Scarron.

26 septembre 1842.

II

M I D I *

(PICARDIE).

Midi, chant de triomphe et fanfare du jour !
La terre se crevasse et fume comme un four ;
On voit à fleur du sol la vapeur qui s'exhale
Et qui bout, frémissante ; on croit sentir le hâle
Qui s'alourdit partout ; et sur les sillons secs
Les oiseaux en frappant pourraient briser leurs becs ;
Seule encor, comme au champ où l'entendit Virgile,
La cigale, qui donne une voix à l'argile,

* Un petit nombre, un très-petit nombre de pièces retrouvant naturellement place dans ce volume, ont été enlevées AUX IMPRESSIONS ET PENSÉES D'ALBERT.

Crie avec la douleur et grince à l'unisson;
Le lézard gris se couche et dort sous un buisson;
Du sol incendié les vapeurs étouffées
Sous l'arche du berceau m'arrivent par bouffées,
Tandis qu'à peine un tremble au feuillage vivant
Fait soupçonner dans l'air l'aile molle du vent.

184. .



III

MATINÉE D'ÉTÉ

(PICARDIE)

Tandis que dans les champs tout s'agite et travaille,
Que les blés en faisceaux sont noués par leur paille,
Que déjà la charrue a fendu le sillon,
Et que du braconnier au rustique sayon
Le fusil jette au loin des éclairs dans les plaines,
L'immobile château ferme encor ses persiennes.
Et pourtant le soleil monte sur l'orient ;
Le ciel rit dans l'azur, et, comme lui riant,
Le sol, tout parsemé de cailloux, étincelle ;
L'araignée au long fil, qu'une embûche recèle,

Fait jaillir au soleil sous son pied diligent
L'eau de la nuit qui reste à ses toiles d'argent.
Oh ! les sots possesseurs de toutes ces merveilles
Qui gaspillent le jour pour de prodigues veilles !

12 juillet 1847.

IV

LE SOIR

(P I C A R D I E)

Le soir dans la campagne, alors que dans les cieux
Le nuage flamboie en clartés électriques,
Que dans les champs déserts, seuls des fourneaux de briques,
Rouges, dans la nuit sombre, ouvrent des milliers d'yeux;

Loin des soucis mesquins, des tracas odieux,
Loin des discours épais et des plans chimériques,
Loin des politiciens, ces chercheurs d'Amériques
Dont eux-mêmes se font les princes et les dieux :

Calme et les yeux tournés vers les biens véritables,
Comme au train de ce monde où tout va bien et mal
J'aime à laisser la bride au cou de mon cheval ;

J'écoute l'inconnu, qui chante sans parole
Cette chanson pareille au souvenir qui vole
Dans l'âme du marin loin du pays natal.

1848.



V

LE SOIR

DANS LA VALLÉE DE LA SOMME

Lorsque le soleil s'incline,
La fleur du lis d'eau descend
Dessous l'onde cristalline
Qu'embellit son front décent ;

Et l'eau passe dessus elle
A cette heure chère aux lis
Où la folâtre Giselle
Emmène au bain les wilis.

Vers minuit elle remonte
Jusqu'au niveau du flot clair,
Et sa couleur fraîche affronte
Enfin la fraîcheur de l'air ;

Et puis la jalouse Aurore
La voit sortir, — comme, un jour,
Elle vit Vénus éclore
De l'écume, avec l'Amour ;

Enfin, quand midi rayonne,
La fleur qui s'épanouit
Bien haut sur l'eau qui bouillonne
Se dresse et se réjouit.

Ainsi notre âme, attirée
Par un éternel soleil,
Sort de l'ombre, pénétrée
Déjà des feux du réveil.

VI

AUTOMNE

(PICARDIE)

Les feuilles, ces tentures vertes,
Laissant les branches découvertes,
Ne sont plus que tapis mouvants ;
Dans les parcs plus de voix alertes ;
A travers les forêts désertes
Décembre a déchainé les vents.

La vue au plus loin égarée
Cherche la plaine bigarrée

Et s'attriste au deuil gris des champs.
L'âme se teint de la contrée
Où plus jamais n'est rencontrée
La cigale, la vie en chants.

Miroir vide ! Plus rien n'y passe,
Ni l'éclair qui luit dans l'espace.
Ni la fleur qui luit dans les blés ;
Ni le buisson où s'embarrasse
La ronce même qui l'embrasse
A bras tors, à nœuds redoublés ;

Ni la haie où la blanche épine,
Comme une robe d'alépine
Sur un petit cœur très-peureux,
Défend contre toute rapine
Le nid de crins et d'herbe fine
Où pondent les couples heureux.

Forêt de Crécy, 1853.

VII

LES TOURBES

(PICARDIE)

Juin vient ; les hommes et les femmes,
Dans le marais où sont les bœufs,
Vont enfoncer de grandes lames
Qui coupent le charbon tourbeux .

L'homme marche nus-pieds, les manches
Laissent le coude à découvert,
Et les femmes portent aux hanches
Un pantalon de toile ouvert.

L'homme en bateau lève la sonde
Que charge le détrit^{us} noir,
Et de l'eau qui dort peu profonde
Trouble au louchet le clair miroir.

Les femmes étalent par files,
Sur le bord vert, les noirs carreaux,
Ou les échafaudent par piles
Qui sèchent pour les tombereaux.

Dieu rit à la sueur humaine
Et la saison rit au travail ;
Le soleil joyeux se promène
En maître octroyant un long bail.

Aux pommiers la fleur rose et blanche
A des fruits noué le fardeau ;
Les cerises criblent la branche,
Les fossés sont pleins de lis d'eau.

D'Abbeville à Amiens, 9 juin 1857.

VIII

LE CHÊNE

....Un chesne au large sein,
Aux larges bras, qui ses branches feuillues
D'un chef superbe envoyoit jusqu'aux nues.

RONSARD, *La Franciade*, liv. III.

Un vieux chêne est devant ma chambre,
Vert en juin et roux en décembre,
Et portant toujours bravement
L'air tiède ou le ciel inclément ;

Et dans l'oisiveté des heures
Graves, lentes et les meilleures

Pour régenter l'esprit actif,
Je contemple le chêne oisif.

O vieux chêne, sois mon exemple !
Tes rameaux noirs sont comme un temple
Pour les pensers religieux,
Fils des chênes de nos aïeux.

Montre-moi le calme et la force,
La rudesse de ton écorce,
Marque d'un cœur que n'atteint pas
La morsure du monde bas,

Marque d'un cœur inaltérable,
Qui, pendant que se tord l'érable
Et saigne le pin triste et froid,
N'a souci que de rester droit.

Dans les vieux siècles des miracles,
La Grèce écoutait des oracles
Dans tes rameaux prodigieux,
Arbre plus fort que tous ses dieux ;

Et pas un de ces dieux antiques
N'osa des branches prophétiques
Ceindre un front fait pour les rayons
Du doux pays des alcyons ;

Mais, dans leurs solitudes libres,
Nos pères, durs comme tes fibres,
Nos sauvages pères gaulois,
Te prirent pour gardien des lois,

Te prirent pour temple du culte,
Et, dans la Gaule encore inculte
Mais intraitable, ta fierté
Fut symbole de liberté.

Chêne, ami de ma solitude,
Entretiens-moi dans l'orgueil rude
Des aïeux habitants des bois;
Garde-moi sauvage, ô Gaulois.

Régibay, 21 juillet 1860.

IX

TRAGÉDIE AU JARDIN

La dionée irascible
A pour armes les piquants
Que sa feuille, étau flexible,
Offre, ouverte, aux attaquants.

Lorsqu'un insecte les touche,
Ces dards, se croisant entre eux
Comme un bec d'oiseau farouche,
Enferment le malheureux ;

Et cette prison mortelle
Qui le tenaille et le mord
Le retient tant qu'il pantèle
Et ne le lâche que mort.

X

UN CIMETIÈRE PICARD

Dans le jardin du fossoyeur,
Exubérant des fleurs vermeilles
Qu'on transplante au terrain meilleur,
O mort, où tu sommeilles,

Dans ce jardin cher aux cyprès
Comme l'herbe des bois aux arbres
Et qu'une haie égaie, auprès
Des ifs noirs et des marbres,

Dans ce jardin tout attirant
Où l'œil s'arrête, où les oreilles
Entendent un sphinx murmurant,
Sont des ruches d'abeilles :

Et l'incompréhensible est là,
Revêtant pour nous des symboles
D'ailes, de fleurs, d'odeurs. L'Hybla
A trouvé des paroles.

L'Hybla païen a du Thabor
Reçu des semences divines ;
Sur ces fleurs le sang tombe encor
Du front chargé d'épines,

Et ce jardin, rempli de sens
Divins où notre esprit s'enfonce,
Nous dit aussi : « Je sais, je sens,
Je souris et j'annonce. »

16 juillet 1865.

XI

PROMENADE

(PICARDIE)

Sur le sentier blanc de poussière,
Un papillon, tout marqué d'yeux,
Condense en pourpres la lumière,
Rivale du manteau des dieux.

Mon cheval s'arrête, il refuse
De poser son pied colossal
Sur cet éclat vivant où s'use
Tout le trésor zodiacal.

Respect des choses inconnues,
Tu frappes tous les yeux, depuis
Ceux qui vont par delà les nues
Jusqu'à ceux que couvrent les nuits.

L'âne du prophète a vu l'ange;
Mon cheval a frémi devant
Un sphinx ailé de la phalange
Fait de couleur et de vent.

Chemin du Val-aux-Lépreux, près d'Abbeville, 5 octobre 1865.

XII

LE SCARDON

Fies nobilium tu quoque fontium.
HORACE, *Odes*, liv. III, Ode XIII.

Un moulin met un haut barrage
Dans l'eau courante, la tenant
Au niveau des prés ; et j'enrage
De voir le Scardon maintenant.

Je l'ai connu faisant tapage.
Le comte, chevauchant vainqueur
Vers Centule, eût dit : c'est un page !
L'abbé : c'est un enfant de chœur !

Il jasait ; il avait le verbe
Gouaillieur, spirituel et doux ;
Il jouait avec un brin d'herbe,
Il sautillait sur des cailloux.

Autres jeux ; il suivait la truite,
La flèche d'argent ; il guettait
Le rat d'eau prudent mis en fuite
Par les passants ; il muguetait ;

Il était en galanterie
Avec trois sources à la fois
Qui sortaient, sources de féerie,
D'un antre de craie aux murs froids *.

Un esprit volait sur ses rives,
L'éclat plongeant sur la fraîcheur
Et l'éblouissement des grives,
Son esprit, un martin-pêcheur.

Quel changement ! Le moulin vanne
Là-bas l'eau qui tombe ; et plus haut

* La fontaine de Deuil ou de Mirandeuil (*Mirum Dolium* des titres, je suppose). D'une sorte de grotte crayeuse ombragée d'arbres sortaient trois sources très-limpides. La fontaine de Mirandeuil, notre *Bandusie*, est aujourd'hui submergée par l'eau retenue de la rivière.

Le flot que j'ai vu diaphane
Dort obscur, arrêté, penaud.

La riviérette s'élève entre
Les bords qu'elle emplit; maintenant
Le page leste a pris du ventre,
Le Scardon est presque stagnant.

1867.



XIII

VUES PRISES DU TRÉPORT

Juillet et le soleil, fleurs encore, arbres verts,
Vibrations de l'air tremblant, lumière chaude,
Voiles blanches que suit l'oiseau qui pêche en fraude,
Crabes vifs, dans les rocs coquillages ouverts,

Partout vie ! et lointains bleus, adoucis, divers,
Et mer vaste qui semble un plateau d'émeraude !
Salut, meilleur des jours où la muse en maraude
Attache à tous nos mots les deux ailes du vers !

D'un côté seulement, derrière l'ombre noire
Des arbres, les aspects se teignent trop d'histoire :
Louis onze se signe et la ville est en feu ;

Et plus près, dans le parc qu'honorera Penthievre,
Guise le Balafre passe, haussant la lèvre,
Sombre... Le ciel pourtant rit sur le château d'Eu.

Tréport, 1847.



XIV

TRÉPORT

Dans un rêve d'ermite une idylle, un tableau,
Comme l'inconscient les aime :

Au bord de l'eau,
Près de la mer, avoir en un port de la Manche
Une étroite maison que la chaux endimanche,
Un toit de chaume jaune avec des fleurs dessus,
Rien qu'un rez-de-chaussée et deux pièces au plus,
L'une pour la cuisine et les tâches menues,
L'autre pour tout le reste ; aux vitres bien tenues

Rien que des rideaux blancs ; seulement vers le port
Des volets clos la nuit ; nul soin, nul triste abord,
Ni visage importun, ni jaloux voisinage,
Mais de forts loups de mer chefs d'un nombreux lignage
Et leurs femmes qui vont pieds nus dans les cailloux,
La jupe retroussée au dessus des genoux,
La manne au dos, cherchant des moules au rivage,
Tandis que leurs enfants, troupe blonde et sauvage,
Garcettes et garçons ainsi que les fit Dieu,
Comme dans les flots verts, se baignent dans l'air bleu.

L'inconscient pourtant aime fort les persiennes
En avant de rideaux épais, les hautes laines
Des tapis, et le bronze en athlètes tordu.
Assoupli dans le flanc des Vénus, suspendu
En appareils où luit la cire en cercles d'astres ;
Il ne dédaigne pas le marbre des pilastres,
L'or chargeant les lambris. Cet ami de la mer
A toujours l'œil tourné vers les chemins de fer
Et soupe volontiers à Paris chez Vachette ;
Il marchande assez peu les remords qu'il achète
Et, pour cent vanités pris de soins assidus,
Ne rêve jamais mieux qu'à ses moments perdus.

XV

CHANTILLY

La cour de Chantilly n'est plus dans le château,
Ni dans les parcs fermés, ni sur les pièces d'eau
Où volaient quand les sœurs étaient dignes des frères
Les conversations galantes ou guerrières.
Lord Cowley bâille et dort où s'asseyait Condé ;
La chasse crie encor sous le bois inondé,
Tous les cinq jours, d'habits taillés dans l'écarlate
Et qui courent du Lys à Flourine-en-Halatte,
Mais les sportsmen qui font galoper ces habits
Vers le chemin de fer ont des retours subits
Et quand le cerf maintient ses fuites les meilleures
S'inquiètent du temps et du train de quatre heures
Pour assister le soir aux Bouffes-Parisiens.

O bois fiers entre tous, pauvre cerf, vaillants chiens,
Que pensez-vous des gens qui comptent de la sorte ?

La cour de Chantilly cependant n'est pas morte ;
Elle s'est déguisée et mêlée aux forêts
Afin de mieux garder dans l'ombre ses regrets.
Je l'ai saisie en l'air, dans le vent, sur les branches.
Elle ne porte plus de grandes plumes blanches,
Des chapeaux retroussés, des dentelles, du fer,
Mais elle est jeune encore et revenue hier
En entendant causer d'avril les frêles herbes
Avec les gros bourgeons des grands hêtres superbes.
Les plumes qui chargeaient autrefois ses chapeaux
Lui font des justaucorps serrés, d'étroits manteaux
Qu'elle garde aux jours chauds comme dans les froidures
Car les conditions maintenant sont si dures !
Et ce sont les ciseaux des bois dont les aïeux
Ont vu Monsieur le prince avec leurs petits yeux
Et qui vont répétant avec antique zèle
Ce qu'ils ont entendu dire à Mademoiselle
Et bien mieux que ne peut sur papier grand raisin
Avec Paul de Musset le répéter Cousin.
Je me suis fort lié depuis une semaine
Avec deux écureils, gens de classe moyenne,
Qui furent écuyers quand la Fronde chantait.
Que ne les a-t-on crus ! le Mazarin sautait.

Chantilly, 29 mars 1861.

XVI

EN FORÊT

Il est un animal que sur les autres j'aime,
Le lézard....

Le sanglier lourd et méchant...
Ainsi sonne la trompe, et d'un bond sur la terre.
La bride au bras, j'entends le chant
Des chiens se rapprocher. Le grognon solitaire
Va traverser sous mon fusil ;
Déjà Caracalla ronfle et dresse la tête.
Cœur battant, je frémis, saisi
D'une transe d'attente. A vous ! voici la bête !. .

Il ne vient qu'un petit lézard
Qui, frétilant, bondit du talus dans l'allée.
Eh bien ! j'accepte le hasard.
La bête noire au fond des pins s'en est allée
Sauvant sa hure du destin,
Mais ce petit lézard qui serpente et se cambre
Me rend dans un éclair lointain
Le temps où je faisais des églogues en chambre
Sous les toits du pays latin.
Honte en soit au lézard vêtu d'acier et d'ambre!

Forêt d'Ermenonville, 8 avril 1863.



XVII

VIEUX PORTRAITS

. MM. E. ET J. DE GONCOURT

Dans la lanterne étroite à deux portes vitrées,
A deux fenêtres, où je passe mes soirées
Après diner, les jours de chasse, à Chantilly,
Un vieux tableau me tient captif et recueilli ;
C'est dans ce bourg hanté par tant d'ombres célèbres,
Montmorencys, Condés, fronts clairs dans les ténèbres,
Un vieux cadre en dédain sans doute aux brocanteurs
Et fier de deux portraits mal peints, mais enchanteurs.
Une femme s'y tient grande, belle, poudrée,
Très loin de la rigueur et de la simagrée ;

Elle descend encor du grand siècle imposant :
Une petite fille est près d'elle, œil osant,
Mutin, l'air petit chat, la bouche indéfinie
Entre baisers qu'on jette et flèche d'ironie ;
L'une a vu Pompadour et l'autre du Barry.
Pour compléter, le fond est un grand parc fleuri
Où, quand ma lampe agite au dessus l'ombre noire,
Je cherche à reconnaître une page d'histoire,
Le dix-huitième siècle avec ses madrigaux ;
Et ce soupçon tenace incessamment me tente :
La grande dame calme est morte impénitente ,
L'autre s'est convertie au pied des échafauds.

Chantilly, 14 avril 1863.



XVIII

LA PREMIÈRE GRAPPE

NOEL BOURGUIGNON

Quand Ève eut cueilli la pomme
Tout l'univers tressaillit ;
La honte humilia l'homme,
Le pampre s'enorgueillit ;

Car, des plus grands honneurs digne,
Belle en sa sévérité,
Ce fut alors que la vigne
Sortit de l'obscurité.

Quel fut le prix de la feuille
Prêtée aux croqueurs penauds ?
La Bourgogne le recueille
Encore en larges tonneaux.

Prix juste, ô triomphe et gloire !
Au lieu du pampre arraché,
La grappe dorée et noire
Se gonfla d'un sang caché.

Cette grappe annonce au monde
Les jours nouveaux de Noé.
Déborde, cuve profonde !
Champs de Thèbes, évolé !

En allant à Marseille, 6 novembre 1865.



XIX

A JULES BUISSON

SOUVENIR DE LA BASTIDE D'ANJOU (AUDE)

J'ai vu Buisson tailler ses vignes
Dans son enclos aimé des dieux,
Et ses mains, de la gloire dignes,
Rajeunissant les ceps trop vieux,

Faisaient cette œuvre sacro-sainte
Du victorieux vigneron
Qui, la tête de pampres ceinte,
Rapporta l'Inde au Cythéron.

Et le vin où Buisson infiltre
Les chaudes vertus de son cœur
Rit, brille et chante, et, vaillant philtre,
Ferait envie au dieu vainqueur ;

Car c'est le vin des dieux modernes,
Dantes, Ingres, les radieux,
Qu'en l'azur des monts, leurs tavernes
N'ont jamais bu les anciens dieux.

1867.



XX

IMPRESSIONS AU BOUT D'UNE CORDE

A CHARLES MONSELET.

Es-tu content, ô progrès? n'as-tu point
A souhaiter encore d'autre palme?

CHARLES MONSELET.

Autour de nous baye aux badauds la foule.
Départ. — Nous montons tenus sous le rêt
Par un câble gros et lourd que déroule
Un cylindre sage avec crans d'arrêt.

Et nous avons l'air, en cet assemblage,
Soie, osier, gens, outre au tranquille flanc,

Du gros hanneton qu'en un lointain âge,
Nous désespérions au bout d'un fil blanc.

Dans l'ascension indolente et molle,
Je croyais ouïr d'ironiques voix
Qui chantaient d'en bas : mouche, vole, vole !
Le ciel, à coup sûr, raillait notre poids.

Oh ! qu'enveloppant de chair l'étincelle,
La Fable a rêvé pour nous autre essor,
Et que l'hippogriffe, aigle porte-selle,
Enlève bien mieux Persée ou Médor !

Crier au vent : Ouvre à toute envergure
Tes ailes fouettant le monde vermeil
Afin d'opposer, en fière figure,
Aux astres fuyants un ballon soleil ;

Oui, ce serait beau peut-être, et d'entendre
Au-dessous de soi mugir l'ouragan,
De voir les volcans nous cracher leur cendre
Et les flots blanchir sur l'humble Océan ;

De voir les cités, de voir les royaumes
Passer, comme on voit d'un haut viaduc
De petits coins verts succéder aux chaumes,
Et de dédaigner le canon caduc.

Au gaz qu'on enchaîne à ta lourde fonte,
Déroule le fil, cylindre hâtif.
Le ciel s'apitoie et le vent a honte.
O dérision ! un ballon captif !

Paris, 23 Octobre 1867.





XXI

HEURES DE NUIT

EN ALLANT AUX PYRÉNÉES

Homme grave, tu me demandes
Comment je veille sans ennui
Dans les grandes heures, plus grandes
Quand le wagon fuit dans la nuit.

Tu m'attends, mais je t'invite
A mieux adresser ta pitié.
Vois, entends. — Non, plutôt évite
D'être en rien pour moi de moitié.

La nuit chuchotte sous son voile,
Le monde obscur est bien disant ;
Je cause en haut avec l'étoile,
En bas avec le ver luisant,

Avec la lumière lointaine
Du village qu'on ne voit pas,
Avec la figure incertaine
Du bois qui tord ses mille bras.

Quant aux arbres, ils prophétisent,
Et des avis mystérieux
Sortent de leurs branches que frisent
Les vents, démons harmonieux.

Maintenant j'arrête en sa course
Arcturus pour l'interroger
Sur sa voisine la grande Ourse
Que le Dragon va déloger.

Allons, allons, ronfle, bonhomme,
Sur le rythme sourd du lion ;
Je n'interromprai pas ton somme,
Ton somme de tabellion.

Juin 1868.

XXII

ENVIRONS DE TARBES

Près de Tarbes un champ m'agrée,
Champ petit dans l'horizon grand ;
Au loin, chaîne demesurée,
Blanchissent les monts de Roland,

De Roland et de Charlemagne,
Où Roncevaux gémit encor
D'un bris de glaive qu'accompagne
L'agonie errante d'un cor.

Mais oublions l'horizon vaste
Pour le petit champ retréci
Et l'épopée enthousiaste
Pour l'humble idylle que voici :

Rien qu'un arpent ou moins peut-être,
Du maïs et, derrière, un plant
De cerisiers où s'enchevêtre
Une treille au feston tremblant.

Débarrassés des rouges guignes,
Les cerisiers prêtent leurs bras
Aux bonnes grand'mères les vignes
Que les raisins courberont bas ;

Et l'églogue charmante étonne
Nos yeux du nord, et Pan sourit
De voir s'enrichir de l'automne
Le printemps qui tôt défleurit.

20 Juin 1868.

XXIII

LA RAMP E

(PYRÉNÉES)

La rampe monte longue ; elle suit la vallée
Profonde, sinueuse, abrupte, martelée,
Et qui monte elle-même, en sillonnant leurs flancs,
Dans le corps de ces monts neigeux et ruisselants.
A droite est le rocher, pierre où le métal brille,
Que la mine a rompu, que l'ardent soleil grille
Et qu'un suintement d'eau rend, par places, heureux ;
A gauche retentit l'ombre, l'effroi, le creux,

L'eau qui, de chute en choc, tombe, saute et retombe;
Et la route ainsi passe entre un roc qui surplombe
Menaçant et le roc qui dans les gouffres fuit
Entraînant le vertige, œil perdu, vers le bruit.
La diligence prend le pas sur la montée,
Et dix ou douze enfants du bourg, bande effrontée,
Courent autour de nous, sautant, criant, chantant,
Demandant charité! — Des mères, contristant
Le ciel même, ont poussé la troupe à cet'ouvrage,
Et, dans ces grands lieux faits pour grandir le courage,
Nous avons à rougir de la mendicité
D'un peuple à qui le mont prêche peine et fierté.

Juin 1868.



XXIV

LES PRÉS PYRÉNÉENS

Claudite jam rivos.

Le monde en vain s'étend, en vain le temps agile
Fuit, partout et toujours le maître aimé, Virgile,
Au monde comme au temps offrira le miroir
Où les choses et l'homme aimeront à se voir.
Vous même en vos flancs creux, puissantes Pyrénées,
En gardez des fragments, pièces disséminées.
Ainsi j'aime, le soir, à voir, tombant de haut,
Plus longue s'allonger l'ombre noire plus tôt;

Ainsi... mais je m'arrête humblement aux prairies
Ici quand du soleil les herbes sont meurtries,
L'eau, que d'étroits canaux gouvernent, se répand
Sur elles, les arrose et ravive, et leur rend
La force et la couleur ; de quinze en quinze toises
Les canaux sont coupés de barrages d'ardoises ;
Je vois le montagnard hausser la vanne ; alors
Je reviens au poète, et, soit que j'erre aux bords
Du Gave ou sur les flancs moyens du mont superbe,
Je retrouve partout ce vers traduit dans l'herbe
Comme au temps où Daphnis tançait le bouc barbu,
Claudite jam rivos... les prés ont assez bu.

Cauterets, Juillet 1868.



XXV

L'HABITATION PYRÉNÉENNE

Le Batave aux flots prend la terre qu'il possède,
Mais c'est au montagnard que la montagne cède.
De loin, sur les flancs nus des monts ou sous le vert
Des buissons courts et noirs dont le roc est couvert,
Vous voyez des carrés de verdure plus tendre
Couturés de canaux où l'eau vient se répandre,
Eau que le montagnard, lui-même, de ses mains,
A soustraite aux torrents et mise en ces chemins.
Des rocs qu'il arracha de la montagne hostile,
Il fit d'abord un mur au sol par lui fertile,
Puis la maison qui fume et dont l'ardoise luit,
Œuvre toute pareille au travail qu'accomplit

L'oiseau pendant son gîte au flanc des cathédrales.
Le toit accroche, tord et soulève en spirales
Le vent sorti du Gave ou des défilés froids.
L'hiver, la neige en tas cache les humbles toits
Et confond la maison sous son drap uniforme,
Comme un simple ressaut de la montagne énorme,
Avec les bastions endormis sous le deuil ;
L'été même, pas un chemin ne monte au seuil :
Choisissant pour grimper une âpre bosselure,
Le sentier traîne à peine une jaune éraflure
Parmi le tapis ras d'un gazon calciné,
Lèpre morte attachée au versant ruiné.
Maintenant saluons la conquête sévère,
L'œuvre sainte, toit, clos, champ, construits pierre à pierre.
Sur le mont, sur les rocs croulants, comme le nid
De l'homme presque oiseau, souverain du granit.

Cauterets, Juillet 1868.



XXVI

LE PAPILLON BLEU DES MONTAGNES

(PYRÉNÉES)

Aujourd'hui, dans la montagne,
En cheminant vers l'Espagne,
Autrement dit en rêvant,
J'attendais du haut des cimes
Quelques mots... — Les monts sublimes
M'oubliaient; et bien souvent

Je m'arrêtai sous les roches,
Leur adressant des reproches

Qui n'étaient pas entendus.
Dans la blanche turbulence
Des torrents, même silence. —
Questions, pas, soins perdus.

Et, comme le mont superbe,
Se taisaient la fleur et l'herbe
Et le ciel ; et prou ni peu
Je n'en tirai de parole,
Lorsque vint l'esprit qui vole,
Un petit papillon bleu.

Cauterets, Juillet 1868.



XXVII

DEVANT LA CHUTE DU CERISSET

(PYRÉNÉES)

L'improvisation, eau qui tombe et qui mousse,
Souvent d'un arc-en-ciel dans l'air qu'elle éclabousse
Brille, mais à quel prix ! Elle épuise et répand
En fuite, en chute, en bloc, notre esprit que suspend
Comme un lac dans nos fronts une fragile digue,
Et le lac d'argent meurt par la brèche prodigue.

Dans le pré qui la boit, lorsqu'elle va rampant,
De sa chute accomplie en vain l'eau se repent.

Cauterets, Juillet 1868.

XXVIII

LES RHODODENDRONS

(PYRÉNÉES)

Vers les plus hauts sommets où finit la verdure,
Luit d'un rose foncé la seule fleur qui dure
Au-dessous de la neige, au milieu des rocs gris
Que cessent de gravir les sapins amaigris.
De l'idée et des sons mystérieuse chaîne !
L'arbre à roses qui porte un nom grec nous ramène
Vers les climats heureux d'où son nom est venu,
Et nous nous souvenons du poète au front nu,

Homère, puis d'Eschyle, et ce mont, dont la base
Est celtique, pour nous se relie au Caucase,
Et, dans l'illusion de notre œil fasciné,
Nous cherchons sur un pic Prométhée enchaîné.

Cauterets, Juillet 1868.



XXIX

LES MONTAGNES

(PYRÉNÉES)

J'interroge en marchant les monts sur le problème
Offert par leur mulisme au songeur qui les aime
Et qui voudrait tirer de leurs flancs caverneux
Le secret éternel qui s'enveloppe en eux.
Mille ruisseaux vivants blanchissent leurs arêtes;
Le nuage et l'éclair causent avec leurs cimes;
La végétation, qui ne pâlit jamais,
Des pins aigus se pousse à l'assaut des sommets,
Tandis que d'autres bois qui changent de verdure
Et qu'effeuille l'hiver montent à leur ceinture,

Et que, plus bas encor, des prés d'herbe et de fleurs
Du Gave leur voisin aspirent les vapeurs ;
L'oiseau même, en juillet, aidé des sauterelles,
Brode le bruit des eaux de festonnements frêles.
Le grillon est le fifre et l'oiseau le hautbois ;
Et comme l'oiseau donne aux buissons une voix,
Le grillon en donne une au champ d'orge ou de seigle.
Plus haut vit l'ours, plus haut l'isard, frère de l'aigle,
Plus haut le bleu, l'éther, l'infini.—Monts hautains,
Vous les plus rapprochés, sphinx, des azurs lointains,
Vous qui touchez aux cieux et dominez la terre,
Gardez-vous un secret près d'ouvrir un cratère
Pour jaillir, éclater, tonner, frapper les yeux,
Et nous donner le mot de la terre et des cieux ? —
Les monts n'entendent pas et se taisent ; leurs crêtes
Sont des pointes, des pics, des sommets, non des têtes.
Ils ont de vastes corps, des ventres ; le feu dort
En eux, bravant la soif de savoir qui nous tord ;
Les agents et les fins en leurs flancs s'élaborent ;
Le courant infini les traverse ; eux l'ignorent.
Ils sont beaux, ils sont grands, pleins d'ondes, pleins d'oiseaux,
Mais, malgré la verdure, et les champs, et les eaux,
Les monts n'ont pu tirer d'eux-mêmes la science ;
Ils ont puissance et vie, et non intelligence.
L'esprit, pour prendre vol, gagne à s'élancer d'eux ;
Mais ils ne savent rien, les troupeaux monstrueux.

ORIENT

I

CHANT DU DÉPART *

Soleil, roi des saisons, lieutenant sur les mondes
Du Dieu qui te donna l'arc et les traits vainqueurs,
Et fit de tes rayons pleins de poussières blondes
Les fils qui rendent vie au passé dans les cœurs,

* Je dois avouer que toutes les pièces de cette partie du volume n'ont pas été écrites pendant le voyage, mais l'idée en a toujours été saisie et notée aux lieux mêmes et aux dates que je garde pour la satisfaction de ma mémoire.

Qui rendent, même, vie aux lieux morts dans l'histoire,
En les faisant sortir glorieux du désert
Nivelé par le vent, foulé par la victoire,
Où le poëte voit, où le savant se perd,

Ainsi que le passé tu nous rends l'espérance;
Car le temps n'est qu'un point dans ton regard serein
Où, sans distinction pour toi, sans différence,
Passé, présent, futur, tout est contemporain.

Rends-nous donc, ô soleil, la mer du bleu Nérée,
Rends-nous l'Égypte en l'âge où tu t'appelais Phra,
Chanaan au lointain de sa langue sacrée,
La Grèce, enfin, aux jours que Sophocle illustra ;

Rends-nous, sur cette mer célèbre par tant d'îles,
Tyr dans sa pourpre neuve, et Colophon au temps
D'Homère, et Troie à l'heure où l'Ida, fier d'idylles,
Fleurissait, et Lesbos avec ses luths chantants.

Marseille, 28 août 1868.

II

LA MER

SOUVENIR D'UN MOT DE PYTHAGORE *

Le chaos noir roulait, informe dans l'informe ;
La terre en fusion n'était qu'un œuf énorme
Et vague de métal liquide et de vapeurs.
L'esprit chargé par Dieu d'animer ces torpeurs

* Τὴν θάλατταν μὲν ἐκκλεῖ εἶναι δάκρυον.

Brûlantes, mais sans vie et repoussant tout germe,
Leur imposa d'abord la loi d'un centre ferme ;
Puis, ayant resserré tous les points du fardeau
Dans l'éther, de son œil tira la goutte d'eau
Qui, féconde, devint la mer, et divin charme !
Notre monde entier vit encor dans cette larme.

30 août 1868.



III

ÉGYPTE

L'air léger qui nous favorise
Nous a montré l'Égypte grise
Dans l'aube claire du matin.
Cette côte basse est la marge
Du livre ouvert en leçon large
De Pharos à Teni lointain.

Page antique du monde, livre
Aux lettres de granit, qui livre,
Malgré les sphinx posés sur lui,
Aux savants six mille ans d'histoire

Et qui va rendre à la mémoire
Le temps dont l'aile n'a pas fui.

Dans les funèbres hypogées
Les feuilles de roseaux, chargées
De secrets, gardent hors d'oubli
Les poèmes et les prières,
Les récits, les hymnes guerrières
Du peuple en vain enseveli.

Les fils encor de la momie
Peuvent dresser dans l'infamie
L'orgueil d'un brandon flamboyant :
Le Copte a pour aïeux les prêtres
Qui, sachant tout, furent les maîtres
De la Grèce et de l'Orient.

Gloire plus haute encor, Moïse,
La volonté superbe, éprise
De l'ordre éternel et de Dieu,
Traîna son peuple aux noires tentes
Du Nil vers les voix éclatantes
Du Sinaï couvert de feu.

Dix-huit cents ans plus tard, un homme
De sa race, — la Grèce et Rome

Ayant conquis ce riche sol, —
Philon le Juif à sa doctrine
Sur la sagesse alexandrine
Fit prendre un autre et puissant vol.

Alexandrie, étrange ville,
Riche et savante, noble et vile,
Capitale de l'Orient
Avant Byzance, c'est ta baie
Que devant nous le jour égaie
De son premier baiser riant.

Destinée égale aux plus hautes :
Tu ne connus, ville aux grands hôtes,
Ni le forum ni l'agora ;
Tu n'eus jamais de Démosthènes ;
Tu fus Paris plutôt qu'Athènes,
Mais par toi l'esprit grec vivra.

L'esprit païen, l'esprit des pères,
Tous les dons aujourd'hui prospères
Que Byzance nous fit, sont tiens ;
Tes champs ont fourni des retraites
Aux thérapeutes, âmes prêtes
Pour les épreuves des chrétiens.

Marc chez toi prêcha l'Évangile,
 Et l'esprit de tes saint's, agile
 Comme l'esprit de Sounion *,
 Sut de la sagesse ellénique
 Et de la grande Voix Unique
 Dresser en dogmes l'union.

Et comme, pour la Renaissance,
 Nous sont revenus par Byzance
 Les poètes sauvés par toi,
 Tes fils, Athanase, Origène,
 Nous tiennent encor par la chaîne
 De l'exégèse ou de la foi.

Quels tumultes violentèrent
 Tes écoles qu'ensanglantèrent
 Les différends passionnés !
 Salut, éclatante Hypatie !
 C'est ton meurtre encor qui châtie
 La mémoire des forcenés.

Mais quel changement ! Sort précaire
 Et gloires caduques ! Le Caire
 Crible l'air de ses minarets
 Tandis qu'où chanta Théocrite

* Σούνιον, *Sunium*. Mais quand nous arrivâmes à Sounion, cap sacré d'Athènes... (*Odyssée*, III.)

La cité, des mers favorite,
N'a plus que ses flots pour attraits.

Et maintenant plus de doctrine
De Platon, de langue divine
Echo des temps de Périclès,
De multitudes accourues
Autour des chaires ; dans les rues
La Grèce même porte un fez.

Eunostos, au nom de colombe,
N'est plus que le vieux port où tombe
L'eau du canal Mamoudièh,
Et je vois d'un côté des ailes
De moulins, de l'autre de frêles
Minarets. — Iskanderièh !

4 septembre 1868.



IV

LA STATION DE BENÂ'L-ASSAL

Medio tua, corniger Ammon,
Unda die gelida est, ortuque obituque calescit.

OVIDE.

Sur chaque terre-plein où le tender s'arrête
S'amasse autour du train toute une foule en quête
De piastres, de bakhchichs et des plus faibles gains.
Les brastendus, les mains, nous présentent des pains,
Des dattes, des œufs cuits, et de minces corbeilles
Où les figues à vif montrent leurs chairs vermeilles.

Des enfants sur leur main, avec ce geste ancien
Qui semble détaché d'un temple égyptien,
Haussent un vase à forme antique et que l'eau perce ;
Nous buvons l'eau du Nil que cette urne nous verse,
Et dans mon souvenir je cherche un vers latin
Qui taquine la soif comme un ruisseau lointain.

O du temple d'Amoun fraîche voisine, source
Qui sous le haut soleil poursuis froide ta course,
Sur tes bords, nous dit-on, heureux des flots glacés,
Frissonnent en buvant les voyageurs lassés.
Qu'importe que, matin et soir, ton onde aimée
Tiédise comme l'eau des bains de Ptolémée ?
Buvons l'eau de midi, buvons l'instant présent ;
De Knepf ou d'Osiris acceptons le présent.
O source, loin d'ici, loin derrière le sable
Et le désert immense, aride, infranchissable,
Je te cherche, les yeux tournés vers l'Occident,
Toi qui corriges Phra roulant son disque ardent.

4 septembre 1868.



V

LA CARAVANE

SOUVENIR DE KAFR-ZAYAD

Au delà de Dakhel et dans le désert vide
Quand le noir colporteur des dattes, altéré,
Découvre l'eau de sel, douce à sa lèvre avide,
A son tourment longtemps d'eau limpide sevré,
Oubliant les pas faits, ceux à faire sans nombre,
Et l'uniforme aspect de l'infini chemin,
Au bord de l'oasis qui lui prête un peu d'ombre,
Il laisse reposer jusques au lendemain,
Sans peur des lions roux ou des vipères noires,

Les chameaux dont le pied massif s'est fatigué
Sur le sable où le vent s'imprime en longues moires,
Et, dévot sage, il rêve au charme prodigué

Sur les houris qu'Allah lui garde.

Et véritablement cet africain rouleur
Ressemble, pour qui bien et de près y regarde,
Au plus saint de nous tous, plus un peu de couleur.

Que nous faut-il pour trouver bonne
L'eau saumâtre? La soif; et pour le sommeil doux?
La marche; et l'idéal qui monte loin de nous,
Qu'est-ce? Le songe auquel l'Africain s'abandonne
Entre les serpents vils et la brute au poil roux,
En venant du désert où rôdent les Tibbous.

Kafr-Zayad, 4 septembre 1868.

VI

PYRAMIDES

Au loin le Delta vert, tout à l'entour le sable.
La Libye a roulé cette onde intarissable
Et sèche, de la mer jusqu'aux monts inconnus.
Le simoun a chargé de flots les lointains nus.
Dans le ciel ignorant de nos blancheurs humides,
Des sépulcres au cœur, montent les pyramides.
Siècles, puissance, orgueil, esclavage, la main
De l'homme comprimant le front de l'être humain,
Tout ce qu'un maître peut avant l'apothéose,
Tout est là dans ces blocs de granit pâle et rose.

Mais qu'importent Choufou, Chafra, Menkara, trois
—Parmi les monstrueux—des plus monstrueux rois
Qui jamais aient courbé sous le bâton servile
L'homme fier devenu la bête à face vile ?
Laissant à leur noirceur les chambres des rois morts
Aussi vides déjà que les cœurs sans remords
Des criminels, je songe aux petites momies,
Depuis quatre mille ans dans le naphte endormies,
De deux enfants sans nom en leurs sangles de lin,
Que notre Louvre au loin garde, couple orphelin.

Gizeh, 5 septembre 1868.

VII

BAKHCHICH

Un vieux fellah courbé monte sur la terrasse,
Portant sur son dos l'eau dans l'outre noire et grasse
Afin d'en arroser les arbustes grimpants
Qui tiennent en prison l'ombre entre quatre pans.
Tandis que les longs bras de ces plantes d'Egypte
Du berceau surchargé font une verte crypte,
Leurs pieds, entre quatre ais, captifs dans le terreau,
Réclament chaque jour de l'homme leur part d'eau.
Autour, dans d'autres dés, un jardin de fleurs brille,
Et passant au milieu des plantes, sa famille,
Et, sous la lourde charge et sous le vil lambeau,
Le vieux fellah devient saint, vénérable et beau.

Sa main sur chaque tige ouvre le cou de l'outre ;
Il arrose la fleur et le lierre et passe outre.
Et moi, respectueux de l'esclave partout,
Comme je saluerais Epictète debout,
Je salue en passant le vieillard ; mais l'esclave
Reste esclave, et, sans voir, à ma réserve grave,
Que je respecte en lui l'humaine dignité,
Il s'approche et me dit : Bakhchich ! la charité !

Le Caire, 5 septembre 1868.



VIII

VERS DE VIRGILE

Gens fortuna Canopi
Accolit effuso stagnantem flumine Nilum,
Etc.....

VIRGILE, *Géorgiques*, liv. IV.

Delta, Virgine encor me revient sur tes plages ;
Voici bien l'eau du Nil en étangs, les villages
Qui sortent en ilots du fleuve répandu,
Et le fleuve partout remonté, descendu,

Comme par les bateaux peints du règne d'Auguste,
Par la djerme et la cange où la voile s'ajuste,
Et le limon venu d'Al-Kamar à Louqsor
Pour féconder plus bas l'Egypte verte encor.

6 septembre 1868.



IX

LE CANAL

Les yeux tout pleins encor du Nil et du Delta,
Nous venions de fouier la terre du dieu Ptah
Et Gizeh, et, sortis des antiques merveilles,
Nous en touchions déjà qui dépassent les vieilles.
Nos rameurs soulevaient l'eau qui bientôt joindra
Le bleu Poseidôn aux mers vertes d'Indra,
Et, songeant aux temps morts, à Thèbe, à Tyr, à Rome,
Comme à l'infatigable activité de l'homme,
Nous comprimes qu'il a, cet homme ouvrier-roi,
Pour titre souverain de grandeur et pour loi

Le devoir que, d'échec en succès, Dieu seconde,
Le devoir sans repos de façonner le monde
Et, quoique ayant plus haut la fin digne de lui,
De faire ici-bas vaincre hier par aujourd'hui;
De hâter, sans faillir aux longues espérances,
Le plus qu'il peut, le bris des fers, les délivrances,
Et de rendre à ses fils nés pour d'autres travaux
Une part de l'Éden reverdi hors des maux;
De lancer en avant vers des jours plus prospères
Ce rêve que tournaient vers le passé nos pères
Et de ne jamais prendre en dédain cette part
De l'espace où son âme a le point du départ,
Cette terre qui tient son enfance en tutelle,
Ayant charge d'un jour de sa vie immortelle.

Port-Saïd, 8 septembre 1868.



X

L'EXODE

Nous avions devant nous Suez, à notre droite
La terre de Gessen sur cette bande étroite
Prise entre la mer Rouge et le Nil ; nous allions,
Après avoir gravi l'œuvre des Pharaons
Et de loin aspiré les sables de Moïse,
Courir sur le steamer vers la Terre Promise ;
Je fuyais malgré moi le désert inconnu,
Et ce chant de l'Exode alors m'est revenu.

I

LA FUITE

CHOEUR DES ISRAÉLITES.

Ainsi que la fumée au sein de l'air s'efface,
Ainsi que fond la cire au feu,
Que tout peuple ennemi du peuple aimé de Dieu
Disparaisse devant sa face !

MOÏSE.

Le Seigneur vient vers nous sur les hauteurs du ciel ;
Contre ses ennemis le Seigneur Dieu se lève.

LA PROPHÉTESSE MARIE.

Sa droite frappe comme un glaive :
Son nom est grand dans Israël.

MOÏSE.

Comme un maître jaloux reprend son héritage,
Il a tiré Jacob de la captivité.

LA PROPHÉTESSE MARIE.

Parmi les nations pleines d'iniquité
Il s'est gardé Jacob : Jacob est son partage.

MOÏSE.

Nous avons emporté les os
 De Joseph, le saint patriarche ;
 Joseph, fils de Jacob, préside à notre marche
 A travers le sable et les eaux.

LE CHOEUR.

Ainsi que la fumée au sein de l'air s'efface,
 Ainsi que fond la cire au feu,
 Que tout peuple ennemi du peuple aimé de Dieu
 Disparaisse devant sa face !



Et le peuple fuyait, le peuple élu de Dieu,
 Libre des lourds travaux qu'il endurait naguère.
 Pharaon cependant, poussant ses chars de guerre,
 Des pieds de ses chevaux faisait jaillir le feu.



LA POURSUITE



PHARAON.

En vain de nos chantiers cette tourbe échappée
 A cru nous dérober sa fuite et son chemin ;
 Dans la mort qui l'aura frappée
 Je me réjouirai demain.

Nos carquois sont remplis de flèches,
Et nos chars criant sur l'essieu
Broieront comme des feuilles sèches
Ce vil essaim du peuple hébreu.



Et le peuple choisi, l'œil tourné vers Moïse,
Chantait encor, songeant à la Terre Promise.



UNE VOIX.

Gloire au Seigneur, au Seigneur Dieu
Qui nous conduit dans ce voyage,
La nuit couvert de feu,
Le jour dans un nuage !

UNE AUTRE.

Gloire sur les hauteurs ! dans les profondeurs gloire
Au Dieu qui marche devant nous,
Colonne d'ombre noire,
Ou colonne de feu !

UNE AUTRE.

Vous qui vîtes sa gloire,
Dieux des gentils, la peur a brisé vos genoux.

LE CHOEUR.

Ainsi que la fumée au sein de l'air s'efface,
Ainsi que fond la cire au feu,

Que tout peuple ennemi du peuple aimé de Dieu
Disparaisse devant sa face !



Ainsi chantait Jacob, et le prophète alla,
Selon l'ordre de Dieu, camper vers Magdala.

II

LES IMPRÉCATIONS

LES ÉGYPTIENS.

Tremble tout ce qui porte un nom israélite !
Pharaon de son peuple a rassemblé l'élite ;
Il vient prompt comme un ouragan.
Ainsi que l'eau qui monte à vos pieds sur la roche,
Pour vous engloutir tous, flux terrible, il approche,
Déshérités de Chanaan.

PHARAON.

Dieux que l'Égypte adore, à ce peuple transfuge
Opposez la tempête et refusez l'abri.

LE CHOEUR DES ISRAÉLITES.

Seigneur, où trouver un refuge ?
Seigneur, faut-il qu'on dise : Israël a péri ?

UNE VOIX.

Après tant de travaux et de fatigues vaines,
Sommes-nous dévoués aux flèches de l'archer ?

UNE AUTRE.

Le soleil a tari tout mon sang dans mes veines :
Faut-il mourir ici, Seigneur, faut-il marcher ?

UNE AUTRE.

Ma fuite en mille erreurs déjà s'est abusée,
Et mes pieds, dont la plante aux pierres s'est usée,
Trainent sanglants sur le chemin.

PHARAON.

Faussement ils ont cru ma vengeance trompée ;
J'ai tiré contre eux mon épée,
Je les frapperai de ma main.



Et, selon la coutume en ces courses lointaines,
Tout le camp des Hébreux s'emplit de voix hautaines.



CHOEUR DES ISRAÉLITES.

Le Seigneur, notre Dieu, nous hait-il jusque-là
Qu'il n'ait rompu notre esclavage
Que pour nous mieux livrer, sur ce lointain rivage,
Aux exterminateurs que sa droite appela ?

UNE VOIX.

En vain contre les flots, redoutable ceinture,
Tu défends pas à pas, peuple, ta sépulture
 Sur un cap rétréci ;
L'ennemi vient à toi, de ses vives cauales
Les pieds retentissants sonnent par intervalles
 Sur le sable durci.

VOIX DIVERSES.

L'Égypte notre mère, hélas ! abandonnée,
Ne gardait-elle pas sous ses bananiers verts
 Assez de sépulcres ouverts
 A notre race infortunée ?

AUTRE VOIX.

Levez-vous, Dieu, secourez-nous,
Car notre âme est humiliée,
Et nos coudes et nos genoux
Frappent la terre balayée
Par le vent de votre courroux.
Levez-vous, Dieu, secourez-nous.



Et les piques déjà brillaient, moisson mouvante,
Et parmi les Hébreux grandissait l'épouvante.



LE CHOEUR.

Est-ce donc ainsi, Dieu cruel
Que tu fais de nos maux tes plus chères délices,
Et que ton sanguinaire appel
Livre notre vie au supplice,
Notre mort aux oiseaux du ciel ?



Or les Égyptiens, dans un espoir superbe,
Disaient en se comptant : Ce peuple a trop vécu,
Il fuyait triomphant, il s'arrête vaincu.
Je passerai sur lui comme la faux sur l'herbe.



UNE FEMME, à Moïse.

O prophète ! ton Dieu, nous disais-tu, voulait
Multiplier nos fils ainsi que les étoiles
Qui trament de la nuit l'étincelant filet ;
Et voilà qu'une nuit, nuit morne et sans reflet,
Va les prendre tous en ses voiles ;
Notre sang tarira bien avant notre lait.



L'armée égyptienne, avec un bruit sauvage,
S'avavançait comme l'eau qui vient battre au rivage.



LE CHOEUR.

O prophète imposteur ! c'est ton orgueil, c'est toi
Qui nous perdis toi, qui nous braves ;
Toi qui mis contre nous l'arme aux mains de ce roi :
Car il nous valait mieux subir ses lois, esclaves,
Que, libres, les fuir sous ta loi.



Et les Hébreux semblaient comme, après un naufrage,
Des malheureux jetés sur cet écueil étroit
Que les flots opposés battent d'un double orage
Et qui, d'heure en heure, décroît.



MOÏSE.

Dieu brisera l'arc et les flèches,
Il rompra les chars à l'essieu
Et, comme un tas de feuilles sèches,
Il jettera les dards au feu.

LA VOIX DE DIEU.

Pourquoi murmures-tu, peuple lent à connaître ?
Je suspendrai pour toi les gouffres en sommets :
Ma force va paraître.
Ce prince et ces soldats, cherche-les donc. Pour maître
Tu n'as plus que moi désormais.

MOÏSE.

Ecoutez, c'est la voix connue
De notre maître Adonaï,
La voix qui parle dans la nue
Et qui m'attend au Sinaï.

LA VOIX DE DIEU.

Je me glorifierai dans leur défaite immense ;
Ils fermeront les yeux dans leur sotte démenée
Pour vous suivre au milieu des eaux,
Et l'on verra flotter leurs chars et leurs chevaux
Comme d'inutiles ramées.
Ils sauront que je suis le Seigneur des armées,
Le Dieu qui n'a pas de rivaux.

III

LE PASSAGE DE LA MER ROUGE

Et Moïse étendit sa main sur l'eau profonde,
Et le souffle de Dieu soudain divisa l'onde,
Et la mer pressa ses réseaux ;
Au-dessus du chemin qui traversait l'abîme
La main du Tout-Puissant laissait trembler la cime
Du rempart formé par les eaux.

Pharaon, cependant, par le sentier aride,
De ses chevaux fongueux faisait lâcher la bride,
Et, debout sur son char, la voix haute et l'œil fier,
Avait franchi déjà la moitié de la mer.

L'ARMÉE DE PHARAON.

Malheur à vous, races viles,
Qui répandiez sur nos villes
Vos ulcères par milliers !
Malheur à vous ! Tous vos charmes
Ne seront contre nos armes
Que de frères boucliers !



Et Moïse étendit sa main sur l'eau profonde ;
Et sur ses fondements le double mur de l'onde
Vit crouler ses moites réseaux ;
Et le chemin comblé ne fut plus qu'un abîme
De flots qui secouaient des guerriers sur leur cime
Ainsi que l'écume des eaux.



PHARAON.

Nous périssons, ô Dieu ! Prophète, tu l'emportes.
Puisses-tu longtemps voir dans le désert sans fin
Errer ton maigre peuple en pâture à la faim !
Puisses-tu devant toi voir se fermer les portes
Du pays qu'autrefois maudit le nom de Cham !

L'ARMÉE DE PHARAON.

Nous périssons, ô Dieu ! Prophète, tu l'emportes.
Puisses-tu devant toi voir se fermer les portes
De la terre où dort Abraham !



Hommes, chevaux et chars encore un peu flottèrent ;
Le désespoir se tut ; les vagues rejetèrent
Des corps morts sur le sable, et Jacob, en ce lieu,
Du triomphe éclatant rendit grâces à Dieu.

LES ACTIONS DE GRACES.

MOÏSE.

Chantons des hymnes au Seigneur,
Ta honte, ô Pharaon ! ô Jacob ! ton honneur !

CHOEUR DES HÉBREUX

conduits par Moïse.

Où donc, ô Pharaon, est l'espoir de ton crime ?
G. ton char ? où ton bouclier ?
Où donc est ton orgueil, prince inhospitalier ?
Le Seigneur t'a pris pour victime :
Il a renversé dans l'abîme.
Le cheval et le cavalier.

MOÏSE.

Tremblez, princes d'Edom ! Dans les hauteurs du ciel
Contre ses ennemis le Seigneur Dieu se lève.

LA PROPHÉTESSE MARIE.

Sa droite frappe comme un glaive,
Son nom est grand dans Israël.

MOÏSE.

Comme un maître jaloux reprend son héritage,
Il a tiré Jacob de la captivité.

LA PROPHÉTESSE MARIE.

Parmi les nations pleines d'iniquité
Dieu s'est gardé Jacob : Jacob est son partage.

Aux femmes d'Israël qui portent des tambours.

Chantons des hymnes au Seigneur,
Ta honte, ô Pharaon ! ô Jacob ! ton honneur.

CHOEUR DES FEMMES D'ISRAËL,
conduites par la prophétesse Marie.

Le Seigneur choisit sa victime
Sur le char des combats et sous le bouclier.
Il a renversé dans l'abîme
Le cheval et le cavalier.

XI

EN QUITTANT LA MER

De Marseille à Jaffa je contemplai la plaine
Que, du soc du navire en pointe, nous coupions,
Bleue indéfiniment et de souvenirs pleine,
Mer d'Ulysse, d'Enée et des grands Scipions ;
Mais en vain de mes yeux je scrutai les flots vides,
Là mer ne sait plus rien. Une troupe de thons
Sautant vers nous, ô dieux d'azur, ô néréïdes !
Seule nous fit songer aux courses des tritons.

Mais la mer est toujours jeune, éclatante et belle ;
Elle avive le monde, elle supplée aux dieux ;
Ce qu'elle ne sait pas nous le savons pour elle :
Elle est la volupté de la terre et des cieux.

9 septembre 1868.



XII

LYDDA

Le temple était détruit ; le chandelier et l'arche
Triés dans le butin avaient orné la marche
De Titus triomphant ; toute une légion
Campe où l'autel saignait ; mais la religion
Du Sinaï résiste en la terre sacrée.
Tandis que du Darom jusque dans la Pérée
L'aventure éloquente erre avec l'agada,
La science a trouvé son refuge en Lydda.
Porteurs des textes saints, sauveurs des commentaires,
Ici les grands rabbins, restés dépositaires
De l'avenir frappé par Rome dans Sion,
Ont abrité le Livre et la tradition.

Après dix-huit cents ans, à l'angle de ces rues
Étroites, celles-là mêmes qu'ont parcourues
Les exilés du temple, il me semble encor voir
Tous les pieux docteurs, fidèles au devoir,
Les doigts unis, les yeux sur leurs barbes austères,
Se rendant au bêt-din avec leurs phylactères,
Eliézer, José, Gamliel, Akiba
Et Tarphon qu'aux pitiés l'âge blanchi courba.

9 septembre 1868.



XIII

TE DEUM

Nos hôtes franciscains nous ont en leur chapelle
Conduits, et trois d'entre eux, d'une voix solennelle,
Ont entonné le chant des louanges, pendant
Que l'orgue ruisselait comme un fleuve abondant.
Le demi-jour baissant laissait sur les dorures
Mordre plus ardemment le feu des cires pures,
Et l'hymne qui liait les trois voix en faisceau
Avec force montait dans l'ombre du vaisseau.
Les sons que l'orgue, empli d'un chœur sacré, profère,
Les chants, les reflets d'or, faisaient une atmosphère

XIV

AU-DESSUS DE LA PISCINE 'DEZÉCHIAS

Dieu qui parle dans tout, dans l'eau du lac qui tremble,
Dans la feuille du chêne ou la feuille du tremble,
Dans l'air de bruits froissés animant les roseaux,
Dans les mots indécis du susurre des eaux,
Ces nourrices de l'arbre et du gazon des prés,
Dans les fleurs dont on voit les jardins diaprés
Comme aussi dans la voix des cascades grondantes
Et des flots recourbés sous les roches pendantes,
Dans les déchainements du vent, et dans les chocs
Des monts déracinés qui s'écroulent en blocs,

Dans le jour éclatant et dans la nuit couverte,
Dans tout, terre, eau, forêts, sable aride, herbe verte,
Dieu qui parle dans tout, pour qu'en tout on l'entende,
Jette aussi dans notre âme une clarté plus grande,
Et l'esprit qui se tourne en dedans l'aperçoit
Comme un soleil profond qu'une eau calme reçoit.

12 septembre 1868.

XV

EN VUE DE SILOAN

MATTHIEU, VII, 94.

Ce matin, seul, tournant la porte de Sion,
J'aperçus Siloan, le village qui pose
Ses murs gris sur le roc au delà du Cédron ;
Et comme un peu plus loin je faisais une pause
Au coin du mur d'Ôphel pour contempler le lieu,
J'osai traduire, hélas ! en ces mots saint Matthieu :

L'homme sage a bâti sa maison sur la pierre
Et la pluie est tombée, et, flot et flot gonflé

Les fleuves sont venus, et les vents ont soufflé ;
Eaux et vents ont battu cette maison ; mais, fiere,
Sa muraille est restée assise sur la pierre.
Quiconque entend ces mots et les reçoit sera
L'homme sage ; celui qui les repoussera
Sera semblable au fou dont l'œuvre est misérable.
L'imprudent a bâti sa maison sur le sable
Et la pluie est tombée, et, flot et flot gonflé,
Les fleuves sont venus, et les vents ont soufflé ;
Eaux et vents ont battu cette maison, et l'onde
Et le vent l'ont roulée à la rive profonde.

Ainsi j'ai pris l'image avec la vérité,
Mais où des mots divins, où la simplicité ?

13 septembre 1868.

XVI

L'ENCEINTE DU TEMPLE

VUE DU TOMBEAU DES PROPHÈTES

Du livre de Judée une dernière page
Est à Rome sous l'arc de Titus ; c'est l'image
Des captifs précédant les trompettes encor
Ivres des sons sacrés, et le chandelier d'or
Et la table et le voile et les vases du temple.
Plateau du hiéron qu'attristé je contemple,
Tu remets dans mes yeux le bas-relief romain :
Car de toi part vers l'arc triomphal le chemin.

Tu vis le jour d'effroi, la ruine enflammée,
L'écroulement, le feu, le sang et la fumée
Rouler, tourbillonner, tomber, couler, chaos
Où, comme un plomb fondu, s'abattit le naos,
L'inaccessible saint des saints, inviolable
Et respecté jusqu'à cette heure lamentable.

Qui pourrait maintenant évoquer du parvis
Le Temple tel qu'alors il montait, quand, ravis,
Les yeux du voyageur venu de la Pérée
D'ici même volaient sur la porte Dorée ?
Les rayons du matin frappant le toit vermeil
Semblaient dans les métaux y heurter un soleil !
Mais à l'heure où le feu mordait le sanctuaire,
La fumée en rideau se répandait sur l'aire
Où les trois hiérons, fermés chacun d'un mur,
Gardaient pieusement le tabernacle pur.
Comme on voit quelquefois des enfants de Syrie,
Rassemblés, exercer par le feu leur furie
Contre les scorpions prisonniers, les Romains
Ont, par la flamme, aux Juifs fermé tous les chemins.
Autour du roc lavé par le sang des génisses,
Des agneaux présentés sans tache aux sacrifices,
Les cadavres humains montent, hideux à voir,
Et leur sang sous la pierre où s'ouvre un conduit noir
Prend le chemin du sang des holocaustes ; l'onde
Qui sanglote tout bas dans le canal immonde

Va rougir Siloé sur le flanc du Cédron.
Début digne déjà du triomphe ! Néron
Eût envié Titus donnant à ses conquêtes
La consécration des cirques et des bêtes !
D'abord meurtres sans compte et flammes dans Acra;
Bientôt, la ville haute étant prise, on verra
Des tours aux souterrains les égorgements suivre.
Nul pardon ! car ceux-là sont condamnés à vivre
Qui seront, par milliers, vendus, ou, troupeau vil.
Pour creuser le limon trainés au bord du Nil.
Ou qui, délai cent fois triste auprès des morts prompts,
Attendent les terreurs des cirques ou les hontes
Du mont Capitolin, lorsque Rome n'a plus
D'autre vertu que d'être implacable aux vaineux.
Et maintenant partout triomphes, partout fêtes !
Les captifs sont livrés à Césarée aux bêtes,
Aux bêtes à Béryte, ou, gladiateurs las,
Deshonorés, honteux, fraticides, hélas !
Représentent, tombant sous un fer sacrilège,
Les dernières horreurs de la guerre et du siège.
Mais les plus beaux parmi les plus forts, les plus grands,
Sont réservés à Rome, à ses jeux dévorants,
A la marche des deux vainqueurs dont l'auréole
De feu teinté de sang doit luire au Capitole.
Par-dessus tous un homme, un héros qu'envierait
Sparte à Sion, un chef que Juda nommerait,
Si le ciel l'eût permis, frère des Macchabées,

Et que n'ont pu salir les injures tombées
De la main de Josèphe en un livre impudent,
Se tient debout. Simon, ce chef, ce descendant
Des juges, cet égal des princes les plus braves,
Est trié par honneur dans le tas des esclaves ;
Simon ben Gioras, le corps environné
D'une corde, battu de verges et traîné
 la fin du triomphe au roc Tarpéien,
Y sera froidement tué !

Vespasien,
Sur ce mont que depuis huit cents ans la victoire
Gravit, ce n'est pas toi qu'aime aujourd'hui l'histoire;
Le vrai triomphateur, Titus, ce n'est pas toi ;
C'est le Juif enchaîné, s'avancant comme un roi,
Comme un prophète ou comme un saint, sous les injures,
Sous les coups, pantelant de toutes les blessures
D'où ne peuvent sortir sa patrie et son Dieu ,
Et qui, sans que son cœur en d'autres batte un peu,
Sans un œil attendri dans cette immense insulte,
Va mourir pour son peuple et sa ville et son culte.
Tandis qu'un autre Juif, traître et flatteur vendu,
Tient sur vos fronts laurés l'éloge suspendu.

13 septembre 1868.

XVII

PAR-DESSUS LA MER

A MADAME PRAROND

Nos âmes, la mer les sépare
Vainement dans leurs deux prisons.
Par-dessus tous les horizons
Elles volent au même phare.
Espace et temps, nous vous brisons.

Le phare hors du monde éclaire
Un point où sans crainte et sans deuil
Nos espoirs cherchent même accueil ;

Ainsi plus tard, de sphère en sphère,
Nous franchirons seuil après seuil.

Dans ces courses nos âmes gagnent,
Nos âmes gagneront encor
Jusqu'aux lumières de Thabor
Où, légères, les accompagnent
Nos actions aux ailes d'or.

14 septembre 1868,



XVIII

LA GROTTTE DE JÉRÉMIE

La caverne est profonde et haute et froide et grise.
L'histoire avec effort par nous de loin apprise
Elle en fut le témoin, et mieux, elle entendit
Les lamentations du prophète qui dit :
Où mes yeux prendront-ils la fontaine d'eau vive
Que n'épuisera pas Jérusalem captive ?
Là, dit-on, a dormi le prophète. Il est sûr
Que cette grotte a vu crouler, après le mur
Ouvert par le bélier, la ville mise en cendre
Et sur le temple au loin la colère descendre

Et le chandelier d'or partir devant le char
De Titus moins clément que Néboukadnézar.
Mais aujourd'hui, toujours triste en ses voûtes frustes,
L'autre au dehors s'égaie et se pare d'arbustes
Et de lierre et de fleurs. Ton monstrueux sourcil,
O grotte, a des temps morts rejeté le souci,
Et la vie, ô contraste ! en sève se déploie
Sur ton vide et choisit pour chants les cris de joie
Des centaines d'oiseaux qu'un derviche priant
Nourrit, devant ton roc, dans un jardin riant.

Jérusalem, 15 septembre 1868.



XIX

LES CRUCIFIÉS

(SIÈGE DE JÉRUSALEM)

ous sommes en avril, les collines sont vertes.
Sous la tour Hippicus sont rentrés avec pertes
Les combattants sortis pour brûler sur l'agger
Les tours et le bélier dont le front est de fer,
Et tous se sont battus comme dans cette guerre
Chacun savait se battre. Un seul, resté derrière
Vivant, se voit traîné prisonnier vers Titus,
Et Titus, le César bon juge des vertus,

Ordonne qu'on le mette en croix devant la ville.
Calcul bas ! ce Romain comptait sur la peur vile,
Sur un cri, sur l'horreur d'une contorsion,
Sur un cadavre enfin, pour entrer dans Sion.
S'imaginant qu'un corps verdi par les entrailles
Aiderait ses béliers à rompre les murailles.

Ce n'est pas tout. La faim réduit les assiégés
Aux plus terribles maux qu'à l'homme ait infligés
Le ciel dur ; inégal à ces maux est tout verbe.
Des maraudeurs s'en vont aux champs chercher de l'herbe
Ou d'immondes débris de pâture pour eux,
Pour leurs enfants sevrés de lait. O malheureux !
Des soldats, embusqués dans la nuit, les arrêtent,
Et l'injure et les coups, jeux cruels, les apprêtent
Au supplice dernier. Tout autour des remparts,
Se tordant sur les croix, des moribonds hagards
Poussent vers Dieu le cri de leurs bouches ouvertes*.

Nous sommes en avril, les collines sont vertes.
Les soldats de Titus ajoutent au printemps
Ces récoltes de corps criants et palpitants.

15 septembre 1868.

* « A peine pouvoit-on suffire à faire des croix, et trouver de la place pour les planter. »

JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, liv. V, chap. xxviii, traduction d'Arnauld d'Andilly.

XX

LA DÉCADENCE

SOUS LES ROIS IDUMÉENS*

Agrippa, roi des Juifs, au-dessus de l'enceinte
Sacrée, a fait monter une tour d'où les yeux
Interrogent le temple et l'esplanade sainte,
Jetant ainsi le trouble aux prêtres anxieux,

* JOSÈPHE, *Antiquités judaïques*, XX, VIII, 5.—J'applique ce souvenir à la tour ancienne nommée par Hérode Antonia, dont une tourelle d'angle avait, au temps de Josèphe, 70 coudées de haut et dominait tout le temple.

Et ceux-ci du côté du palais qui domine
Ont, par contre, rendu plus haut le mur d'Ezra.
Festus, procureur des Romains, examine
Le différend ; le mur des prêtres tombera.
Le pontife Ismaël ben Phabi vient à Rome :
Au nom de Dieu, dit-il...Mais Néron comprend peu.
Il sait bien que César est déjà plus qu'un homme ;
Mais pour exiger tant, qu'est-ce après tout que Dieu ?
Autour de lui s'enroule heureusement Poppée,
Belle ainsi qu'on la voit encore au Vatican,
Et c'est elle qui sauve, avec sa mélopée,
Le mur du temple, au nom du Dieu de Chanaan.

16 septembre 1868.



XXI

LES JARDINS DU ROI

PRIS DU CHEMIN DE JÉRICHÔ

Jardins du roi, vos verdure
Me reportent, l'œil rempli
D'un charme égal, aux bordures
Des jardins de Tivoli.

Que Salomon me pardonne
D'osér chez lui, sous son mur,
Songer aux carrés qu'ordonne
Un maraîcher de Tibur.

Ici, là, mêmes légumes ;
Mais ici grande soif d'eau,
Et là-bas surcroît d'écumes
Sur les chutes, blanc rideau.

Par le kinnor célébrée
La sulamite ici vint ;
Là-bas Nèère enivrée
Des rythmes grecs se souvint.

Ainsi le vallon biblique
Parfois en retours charmants
Nous engage, et je m'applique
Au jeu des rapprochements.

D'une forme irrégulière,
Les deux lieux, pleins de débris.
Ont pour ombre familière
Celle des oliviers gris.

Sur l'Anio de vieux marbres,
Sur le Cédron des tombeaux
Monolithes, — mais les arbr
De Tivoli sont plus beaux.

17 septembre 1868.

XXII

LA VASQUE DES OISEAUX

AU COUVENT DE MAR-SABAS

Au haut du couvent grec, sur les rocs roc lui-même
Et que blanchit comme eux la sécheresse extrême,
Une petite cuve, où l'eau bleuit de ciel,
Semble un œil de ces monts tourné vers l'Éternel.
Cette cuve qui rit entre les murs austères
Est une charité des pieux solitaires ;
Elle appelle de loin les oiseaux altérés,
Et tous, hôtes fixés ou passants, émigrés

Du nord ou du midi que la saison envoie,
Trouvant vers ce regard, à vol direct, leur voie,
Dans la vasque au flot pur viennent tremper leur bec.
L'esprit de l'Orient vit dans le couvent grec.

17 septembre 1868.

XXIII

CELLLUES ESSÉNIENNES

ENVIRONS DE MAR-SABAS

Le djebel vers l'ouad s'abat en chute prompte.
Gouffre abrupt, murs à pic, rochers rouges que monte
A l'ardeur comme au ton du feu le soleil dur
De ce ciel d'azur gris implacablement pur.
Point d'herbe, pas de vie au flanc de ces murailles
Plongeant jusques au lit tordu dans les pierrailles
Du Cédron desséché, — l'aride dans la mort, —
La torréfaction qui fend, et tue, et tord
Le roc, et l'herbe, et l'arbre, et qui, dans cet abîme.
N'a laissé que le vide avec l'horreur sublime.

Tel est le lieu. Pourtant, dans les rochers, des trous
 D'aspect à donner crainte à l'œil froid des hiboux
 S'ouvrent carrés et noirs, défiant les échelles.
 Ces antres ont couvé des ardeurs éternelles,
 Secret des temps, appel à cette avidité
 De savoir qui s'irrite en notre cécité.

Il semble qu'où le feu brûle à sécher la sève,
 L'esprit religieux plus véhément s'élève;
 De même que jaillit dans la grappe l'esprit
 Plus délié du vin que la pierre nourrit.
 Ici, bien avant Jean, l'objurgateur d'Hérode,
 Le baptiste au flanc nu, dans cette période
 Inquiète où le monde oscillait dans sa foi
 Entre les cultes vieux et la nouvelle loi,
 Des hommes ont mené, libres, la vie austère
 Des moines et des saints, ne touchant à la terre
 Que par les soins donnés hors des rocs d'alentour
 Au sol dont ils tiraient le pain chiche du jour.
 Sion donna leur nom à sa plus basse porte *;
 Au-dessous du Cédron, à l'est de la mer Morte,
 Et s'écartant d'Hébron comme de Massada,
 Ces hommes habitaient le désert de Juda.

* Τὴν Εἰς τὴν ὥν πύλιν de Flavius Josèphe, Bab-Çahioun des Turcs et des Arabes, d'où la traduction actuelle des chrétiens : porte de Sion. — Opinion de M. de Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques*.

La prière au Dieu seul leur rendait l'âme forte ;
Ils pensaient que, du corps détruit, l'âme se porte
Immortelle vers Dieu qui l'appelle, présent
Partout, et, ce qu'il a créé, l'éternisant.
Plus tard les compagnons de Sabas habitèrent
Les antres que pour eux ces souvenirs quittèrent,
Et le moine qu'abrite aujourd'hui le couvent
Du merveilleux passé s'épouvante souvent.

Esséniens, vos noms et vos vertus moururent
En ces lieux, mais pour vivre, et des flammes coururent
En vous, montant au Ciel en traversant vos cœurs,
Comme à travers les ceps la flamme des liqueurs.

17 septembre 1868.



XXIV

LEVER DE SOLEIL SUR MOAB

Dans un grand poudroiment d'or diffus, de poussière
Brûlante, le soleil se voile de lumière
Sur les monts de Moab, le biblique lointain.
Nébo, tous les pas faits par nous vers le matin
Du jour qui prend ton front pour escabeau de gloire,
Nous rapprochent aussi du matin de l'histoire.
Près de nous, dans l'air bleu de la nuit dégagé,
Volent, messagers blancs du Jourdain ombragé,
Sur les rares buissons de rares tourterelles,
Et j'entends s'éveiller avec les sauterelles
Le premier cri des rocs par le soleil mordus ;
Et les éclats du sable et les rayons fondus

Dans l'entremêlement d'un amour symphonique
Me font l'impression d'un triomphe édénique.
Et, tout en cheminant, je me rappelle un vers
De Heine, en même temps que vibrent au travers
De mes yeux, de mes sens émus par tous les pores,
« Les sons étincelants et les rayons sonores. »

18 septembre 1868.



XXV

LES DEUX LOIS

« Ecoute, Israël. Le Seigneur ton Dieu
« Est l'unique Dieu.

« Pour toi, pensée, âme, élans, jets suprêmes,
« Il faut que tu l'aimes,

« De toute ta force et de tout ton cœur,
« Le seul, le vainqueur. »

Ainsi, marchant vers la Terre Promise,
Commandait Moïse.

Mais Jésus plus tard, pour l'achèvement
Du commandement,

Fit luire ces mots où l'amour abonde
Pour emplir le monde :

« Ainsi que toi-même, ayant même fin,
Aime ton prochain. »

Mer Morte, en vue du mont Nébo, 18 septembre 1868.



XXVI

UNE TRANSFIGURATION

Mont Nébo, devant toi l'orgueil le plus haut tombe.
Car tu seras toujours la plus illustre tombe
De celles dont la proie est restée à la mort.
De ce rivage, abrupt nous paraît ton abord,
Nu ton sommet, et l'œil cherche avec épouvante
Tes hauteurs où la mort cependant est vivante,
Vivante dans la loi léguée au monde, et dans
L'éclat rêvé, le front qu'arment deux jets ardents.
Sans s'éteindre, mes yeux contemplant donc ta cime;
Je revois dans le bleu, sur toi, socle sublime,

L'œuvre de Michel-Ange assise et grandissant
Jusqu'en ces profondeurs d'où l'inconnu descend.
Moïse, ô seul puissant qu'ait épargné l'insulte,
Colosse, qui voulus pour prévenir un culte
Impie, et pour ne pas descendre, signe vil,
Dans l'adoration comme les dieux du Nil,
Confier au désert tes os célés encore
Dans le flanc de ce mont sous un roc qu'on ignore,
J'aurais donc pu deux fois soutenir, tourments fiers,
Ton visage de marbre à Rome, ici d'éclairs.

Mer Morte, en vue du mont Nébo, 18 septembre 1868.

XXVII

LE JOURDAIN

Quand le cénacle veuf entonna ses cantiques,
Un cri fut entendu sur les autels antiques,
Venant des monts, des bois, des antres: Pan est mort!
Et du fond de la terre où le fleuve se tord,
Et du profond du ciel où se forme la nue,
Et de la mer cherchant sa limite inconnue,
Sortait lugubrement la plainte : Pan est mort!
L'ouest la renvoyait à l'est, le sud au nord ;
Et l'homme des palais et l'homme de la tente,
Saisis du même effroi dans une même attente,

Écoutèrent. Pendant ce temps, les envoyés
De Jésus, par le monde, allaient disant : Croyez !
Et semaient l'âme, ayant retranché de leurs fêtes
Tous les signes, l'encens, le feu, le sang des bêtes,
Et, dans leur culte, au fer substitué l'amour,
Au geste la prière, au mystère le jour.
Jourdain, dans ton histoire, et ton cours, et ton onde,
Tu peux symboliser ces changements du monde.
Quelle rencontre un jour, ô fleuve, te sacra !
Ton cours de ce qui fut semble à ce qui sera
Marcher sous la clarté. Sur toi ni ponts, ni hontes,
Ni quais vils. Le soleil te reprend, et tu montes,
Encor purifié par le naphte et le sel,
Dans les limpidités attirantes du ciel,
Tandis qu'au loin ta source, émue encore, écoute
La lamentation dont se souvient sa voûte,
Car, Jourdain, sous les pieds de l'éternel Liban,
Symbole aussi, tu sors de la grotte de Pan.

19 septembre 1868.



XXVIII

LA FONTAINE D'ÉLISÉE

Elle jaillit la source fraîche
Au-dessous des murs de granit ;
Elle saute, et la chute allèche
L'oiseau dont elle endort le nid ;

Car sur ses bords croissent les baumes,
Les herbes et les arbrisseaux ;
Les odeurs suivent sous les dômes
La source qui fait deux ruisseaux ;

Et le désert voisin s'étonne
De cette verdure ondulant
Dans l'aridité monotone
Du roc ou du sable brûlant.

Les rocs lavés par l'eau féconde,
— Passant, parle bas à l'écho ! —
Marquent, témoins du plus vieux monde,
La place où tomba Jéricho.

Ils ont peur du bruit ; la trompette
A suivi cependant les tours
Que suivit aussi le prophète
Méchamment obéi des ours.

Les histoires, les prophéties
Ont passé ; mesurant le temps,
L'eau, sous les menthes épaissies,
Seule roule des flots constants.

Et tandis que dans les piscines
Où débordaient les aqueducs
L'eau que l'arbre boit des racines
Ne tombe plus des ponts caducs,

Cette eau dont le désert s'abreuve
Créant sur ses bords un Eden,

Serpente encor jusqu'au grand fleuve.
Le Jourdain, Nil chananéen !

Si je pouvais voler cette onde
Et la rapporter, j'en ferais,
En France, la mère féconde
D'un pré fleuri dans un bois frais.

Rocs, l'oiseau connaît votre brèche
Et l'Arabe en sait le chemin,
Et tous les deux puisent l'eau fraîche.
L'un du bec, l'autre dans la main.

Comme eux aussi nous venons boire.
Voyageurs qui partons demain.
Rocs et flots, vous êtes la gloire
Des frontières de Benjamin.

19 septembre 1868.

XXIX

LA GROTTTE DE SAINT JÉRÔME

J'habitai l'an dernier, aux heures fortunées
Du travail, en un coin des tièdes Pyrénées,
Un antre, de rochers et d'arbres abrité,
Que je nommais, pour l'ombre et pour l'austérité,
Grotte de saint Jérôme, et dans la solitude
Du mont qui me prêtait ce cabinet d'étude,
Je suivais en Lincoln la riche frondaison
De notre humanité qui change de saison;
Souvenir que me rend, non sans scrupule et honte,
Cette roche taillée en cellule, où j'affronte

Par l'évocation le vieillard dont la main,
Forte assez pour livrer ce combat surhumain,
Lutta contre la Bible entière, de l'aurore
Edénique au berceau que l'astre des rois dore,
Contre Moïse, un monde en œuf, contre David,
La harpe, Salomon, la splendeur qui ravit,
Isaïe, aile et foudre; et, par cette fenêtre
Du rocher où l'azur des promesses pénètre,
Le saint, l'âme en terreur de l'éternel tourment,
Entendait résonner l'appel du jugement.
En vain brillait sur lui ce pan du grand ciel calme
Et pur; au lieu d'y voir s'épanouir la palme,
Il en voyait descendre, orbe aux sons éclatants,
La trompette épouvante et ruine des temps...
Pourtant,—lieux respectés, pardon pour cette chaîne
Des images,— au loin m'apparaît Origène
Portant au ciel le cœur d'un bon Samaritain,
Plus clément que Jérôme et plus doux qu'Augustin.

Beihléem, 21 septembre 1868.

XXX

MÉDITATION

ENTENDUE A TRAVERS LE MUR D'UN COUVENT

Soleils anciens, soleils des rois et des prophètes
Qui voyaient passer Dieu sur de sublimes faites
Ou dans leur cœur qu'un feu sacré venait emplir,
Soit que du Sinaï sa loi vînt à jaillir
Dans un embrasement d'éclairs et de tonnerres,
Soit que dans l'ombre ou sous les sacrés luminaires
Il se manifestât, visible seulement
A leur âme, et parlât dans leur entendement ;
Soleils des anciens temps et des cités antiques,
Qui vîtes sur Sion s'élever les cantiques

De David châtié ; cris de douleur poussés
Du fond d'un cœur royal vers des cieux courroucés ;
Images qui jamais, quand tombent les royaumes.
Ne variez d'un mot dans les versets des psaumes ;
Je vous invoque, ainsi que les cœurs et les yeux
Et les bouches l'ont fait dans les siècles pieux ;
Je vous invoque, élans, paroles inspirées,
Clartés qui descendiez des splendeurs azurées
Sur le roi du kinnor et du glaive, déjà
Conquérant de Sion, maître de Morija,
Et méditant l'honneur du Liban dans l'enceinte
Qui, mille ans, a gardé le temple et la loi sainte.
O soleils, revenez avec vos purs éclats !
Elans, rejaillissez du fond de nos cœurs las !
Images, enfermez nos douleurs repenties,
Nos prières souvent par le mal ralenties,
Nos craintes, nos espoirs, et qu'à travers les temps,
Comme l'encens qui monte en nuages flottants,
Dans les clartés, les feux et dans les harmonies,
Nos âmes, cherchant Dieu, montent des agonies.

22 septembre 1868.



XXXI

LE MARCHIÉ

DE LA PORTE DE JAFFA A JÉRUSALEM

Près de Bab-el-Khalil, qui s'ouvre sur Sion,
S'arrêtent les chameaux chargés des fruits d'Hébron,
Les figues, les raisins ; et vraiment c'est merveille
Que la grappe gonflée et la datte vermeille
Et la grenade jaune et rouge aux grains sanglants.
Le raisin est toujours celui que trois mille ans
Ont vu mûrir semblable à la grappe des Nombres.
Il pendait lourd des ceps, non loin des chênes sombres

De Mambré qu'Abraham habita. Nous voyons
Dans le livre sacré comment les espions
Marchant, courbés du poids, portèrent à Moïse
Cette tentation de la Terre Promise.
Sur le dos des chameaux, dans leurs pampres fibreux,
Ces raisins, donnant soif aux lèvres comme aux yeux,
Emplissent des paniers, or, pourpre, vie et séve.
Dans le tas quelquefois une des grappes crève
Et c'est comme le sang du soleil qui s'en va :
Car toujours du soleil Chanaan s'abreuva.
Jérusalem attend ces présents sur sa porte ;
Et, comme avec respect, sachant bien ce qu'il porte,
Le chameau, dont le front est parallèle aux cieux,
S'avance lentement d'un pas silencieux !
Tout autour mouvement ; les femmes et les filles
Des villages voisins, lestes sous leurs guenilles,
En sarrau bleu, pieds nus, bras nus, le sourcil noir
Sur des yeux sans pensée ou dédaignant de voir,
Apportent dans l'osier des figues sur leurs têtes.
Modèle inconscient du boulet des conquêtes,
La grenade aussi vient du midi de Juda ;
La datte vient plutôt d'Egypte, par Jaffa.
Sur des nattes déjà la pastèque se traîne,
Et d'en bas, des Jardins du roi, sous la Géhenne,
Des choux et des poireaux sont montés sans orgueil.
Un soldat turc, pourtant, sommeille sur le seuil

De la ville, au lieu même où fut la citadelle,
Et la tour Hippicus admire en face d'elle
Le bureau de l'octroi; spectacle édifiant !
L'octroi, le seul emprunt que nous fit l'Orient.

23 septembre 1868.



XXXII

LECTURE

Quia omnis caro ut fœnum
et omnis gloria ejus tanquam
flos fœni.

S. PIERRE, *Ép. I*, chap. 1, v. 24.

Toute chair est pareille à l'herbe ;
a gloire de la chair comme l'herbe a fleuri.

Pourris, corps caduc et superbe ;
L'herbe s'est desséchée et la fleur a péri.

La parole de Dieu demeure
Créatrice, sans âge et sans caducité.

Que le corps, herbe, tombe et meure,
Nous vivons par le verbe et dans l'éternité.

25 septembre 1868.

XXXIII

EN MARCHE

ENTRE NAPLOUSE ET DJENNIN

La mer ! voici la mer ! Chacun de nous oublie,
En voyant devant soi cette ligne assouplie,
Bleue, indécise avec le bleu du ciel lointain,
Les antiques débris du mont samaritain.
Cette mer c'est déjà la secrète espérance,
Et le désir caché de chacun ; c'est la France.
Le ciel connu, la ville aimée, et, sous le toit
Où la famille attend, la fête du *Roi boit*.

28 septembre 1868.

XXXIV

EN TRAVERSANT LA GALILÉE

Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.

Prenez mon joug sur vous et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes : car mon joug est doux et mon fardeau est léger.

MATT. IER., XI, 28 à 30.

Nous marchons tous pliés sous des fardeaux énormes;
Ces poids, jougs de notre âme, empruntent mille formes
Et diffèrent sur nous suivant nos passions :
Ici c'est la lourdeur de nos ambitions

Que nous traînons en vain, lasses et haletantes,
Au pied d'une montagne aux cimes éclatantes ;
Là, c'est l'amour de l'or qui réduit tout au marc
Et pèse dans nos cœurs les sacs du cauchemar ;
Pour l'un c'est le désir chargé d'inquiétudes ,
Pour l'autre le regret, ce poids des solitudes ;
L'envie abaisse l'un, l'autre porte l'orgueil,
Deux démons qui tous deux poussent au même écueil,
Le premier en rampant, le second haut la tête.
Il n'est pas de douleurs que ce joug ne revête :
Tantôt c'est le souci de nos attachements,
Hontes, indignités, querelles, faux serments ;
Tantôt c'est le remords qui ramène en arrière
L'âme sans foi qui voit se fermer la carrière
Et qui dans l'avenir sans expiation
N'attend que désespoir et désolation ;
Tantôt enfin ce sont jusqu'à ces espérances
Qui, choisissant pour but les vaines apparences,
O misère inventive à fausser toute loi !
Prennent un feu des eaux pour l'éclat pur en soi.
Tous ces jougs dont la chaîne en douleurs est féconde
Pèsent sur notre cœur de tous les poids du monde.
Oh ! quand le voyageur errant hors du chemin
Ne sent plus sous son pied, ne sent plus sous sa main.
Sur le roc escarpé qui pend en précipice
Une racine d'arbre, un brin d'herbe propice ;
Quand, prêt à se laisser glisser, de désespoir.

De cet abîme au fond d'un abîme plus noir,
Il a fermé les yeux sous le poids qui l'entraîne,
Quel soutien, quel secours, dans la voix souveraine
Qui dit: Venez à moi, vous tous souffrants et las,
Vous qu'accable le faix des misères d'en bas,
Je vous soulagerai; dépouillez la faiblesse
Qui rend lourd à vos cœurs le fardeau qui vous blesse;
Le repos est en moi; prenez mon joug sur vous,
Car mon joug est léger et mes fardeaux sont doux !

Tibériade, 1^{er} octobre 1868.

XXXV

DEUX DATES DU LAC DE TIBÉRIADE

MATTHIEU, chap. XIII.—JOSÈPHE,
Guerre des Juifs, liv. III, chap. XXIV.

Même ciel qu'au lointain des siècles, mêmes lignes
Des monts, même eau d'azur, moins ces blancheurs de cygnes,
Les centaines d'esquifs sous leurs voiles nageant
Et traînant sur le bleu les triangles d'argent
Faits de l'eau qu'élevait et divisait leur proue ;
Moins les villes aussi, clous vivants de la roue

Pleine, et comme un morceau du ciel, que ce beau lac
Figure, oblongue un peu, de Tell-Houm à Kérac *.
Ces villes que battait la vague, Bethsaïde,
Corozain, Kenret, Capharnaüm, l'humide
Plaine de Gennésar, toute peuplée, ayant
Ses bosquets, ses ruisseaux, tout un cadre égayant.
Magdala qui donna naissance à Magdeleine,
Plus bas Tibériade, Emmaüs où la veine
Des eaux brûlantes fume et jaillit, Sennabris
Où le voyageur cherche et désire un débris ;
Au-dessous, près du lieu d'où le Jourdain s'écoule,
Tarichée, et plus loin Hippos ; plus loin, où croule
Presque à pic vers le lac le mont où l'aube a lui,
Gamala que l'abrupt défendait. — Aujourd'hui
Rien que Tabariéh, la fille humble et poudreuse
De la Tibériade éclatante, orgueilleuse
Et savante, qui vit les docteurs discourir...

Deux dates dans les temps que je vois se rouvrir.

Le soleil se répand, comme aujourd'hui, sur l'onde,
Et c'est l'âme, aussi bien que cette eau, qu'il inonde.
Jésus vient de s'asseoir dans un bateau poussé
A quelques pas du bord. Tout un peuple, pressé

* Semakh serait plus exact, mais Kérac a plus de souvenirs historiques.

Sur le rivage, aspire avec soif ses paroles.
Lui, divinement calme, il dit les Paraboles,
Le grain que le chemin livre au bec des oiseaux,
Celui que le terrain pierreux, sevré des eaux,
Laisse à la mort du feu, celui que les épines
Etouffent, et celui qui, plongeant ses racines
Dans une bonne terre, a produit cent pour un.
— Ainsi des vérités que Dieu sème en chacun. —
Puis cet autre discours, le blé mêlé d'ivraie,
Les faux trésors du mal dans la richesse vraie;
Et ce tout petit grain, le grain de sénevé,
Le plus petit des grains, qui pourtant s'est levé
Et qui devient un arbre assez grand pour qu'on voie
Les oiseaux se poser sur les bras qu'il déploie.
Et la clarté sereine et qui frappe nos yeux
Alors comme aujourd'hui rayonnait dans les cieux.

Plus tard, ces bords de paix, de silence, ont vu luire
Des casques, entendu des armures bruire.
Tarichée est, d'élan, prise; les fugitifs
De la ville ont chargé des barques, des esquifs,
Et cherché sur le lac une sûreté vaine.
Vespasien contre eux lance des radeaux. — Scène
Effroyable ! Partout le rivage est garde ;
Le lac, trompeur refuge, est un piège bordé
Par la mort, parcouru par la mort ; nefs légères
Qu'écrasent les radeaux pesants ; combats de pierres

Contre des javelots, des poitrines de chair
Contre l'airain forgé, des mains contre le fer,
Du désespoir, déjà vaincu, contre l'audace
Confiante; les nef s coulent de place en place
Au heurt des madriers tressés par les Romains;
Les vaincus aux vainqueurs ne tendent pas les mains,
Sentant que l'âpreté romaine les accable.
Nagent-ils cependant vers la flotte implacable,
Ou vers la rive, fous, ne sachant ce qu'ils font :
Une flèche les frappe et les rejette au fond
Du lac de pourpre; ont-ils posé sur une proue,
Sans raisonner, la main que l'épuisement voue,
Egarée et sans force, à la pitié : le fer
Détache cette main du bras qui teint la mer;
Car la mer redevient vide, non cérulée;
Elle montre au soleil sa face maculée
D'ilots de sang semés de débris, et ses bords,
Pleins de naufrages, sont aussi couverts de morts.
Et cependant encor sur tout ce sang qui nage,
Au-dessus des clameurs, au-dessus du carnage,
La sereine clarté, l'attrait profond des yeux,
Alors comme aujourd'hui rayonnait dans les cieus.

1^{er} octobre 1868.



XXXVI

TABERNACLES VERTS

J'ai déjà vu les fils des tribus dispersées
Mouiller pieusement de leurs larmes pressées.
Frapper de leurs sanglots le coin du mur sacré
Dans une impasse étroite à leurs pleurs mesuré.
Le mur de Salomon reconnaît ses fidèles ;
Les pères ont jadis bâti les citadelles
De Sion et taillé les cèdres du Liban
Près du roc saint * que garde à présent le turban.

* L'autel des holocaustes, la pierre centrale et vénérée,
Es-Sakhrah, de la mosquée d'Omar.

Dieu sait quelle boue âcre ont les enfants à boire !
Le deuil de ces enfants maintenant est la gloire,
La piété, l'honneur, de la race qui vit
La première le Dieu sous qui le monde vit,
De ce peuple par qui Dieu, Pouvoir Un et Père,
Dit à l'humanité dans les terreurs : Espère !
Et cependant parfois des hommes d'Occident
Jettent aux pleurs l'affront d'un regard impudent,
Sans songer que l'injure au Sinaï remonte.
Pour moi devant ce deuil je ne sais quelle honte
Divine m'avait pris de blesser de mes yeux
Un culte où Dieu contient la terre et les aïeux.
Aujourd'hui sur les dés qui sont Tibériade,
La ville d'Antipas avilie en bourgade,
J'ai vu des rameaux verts, restes tressés en toits
Des tabernacles faits pour la fête du mois.
Ce souvenir encor du désert que nourrissent
Les miracles, des rocs où les sources s'ouvrirent,
Reporta ma pensée à ces temps si lointains,
Où Moïse guidait ses frères incertains.
Le peuple qui conserve, au bord de cette coupe,
Au bord du lac dont l'onde en œil bleu se découpe
Sous le ciel emperlé qui l'aime et lui sourit,
La loi d'Horeb, nous semble humble et doux par l'esprit,
Par le visage, par le cœur et l'attitude,
Doux et baissé, gardant un peu de l'hébétude
De tant d'affronts soufferts, et, spectacle poignant,

Cette douceur me touche à pleurer. — Maintenant,
Quand je songe aux mépris, aux injures, aux crimes,
Dont les vaincus du temple ont été les victimes,
Aux persécutions relançant en tout lieu
Ce peuple sans patrie autre qu'un livre et Dieu,
Je pardonne à Shylock ses usures féroces :
Je comprends que le sang entre dans ses négoces
Et que son couteau cherche au cœur dur d'un chrétien
Ce talion de chair qu'il a gagné trop bien.
Aussi, si je rencontre errant aux villes vieilles,
De leurs pères, témoins des bibliques merveilles,
Ou suivant tristement les longs sentiers étroits
Qui dans tout Israël datent des anciens rois,
Ces exilés chez eux, ces princes sans un pouce
Du sol de leurs aïeux, où pour eux rien ne pousse
Sinon l'herbe élémentaire aux pauvres os des morts,
Pour les siècles méchants je paie avec remords
Le tribut de respect qu'un grand passé réclame
Et qu'exige plus haut la constance de l'âme,
Et je cède le pas aux dépossédés, mieux
Que je ne l'aurais fait à David riche et vieux.

2 octobre 1868.

XXXVII

PARABOLE DU VIN

Neque mittunt vinum novum in
utres veteres.

MATTHIEU, IX, 17.

Et nemo mittit vinum novum in
utres veteres.

LUC, V, 37.

Dans le couvent latin jetant l'ombre au saint lieu
J'ai vu l'outre nommée au livre de Matthieu.

O douceur des regards de Jésus sur le monde!
Dans la sérénité qui l'emplit et l'inonde

Il touche et sacre tout, et la vigne et le blé,
Le figuier, l'olivier, le lis immaculé,
Les fleurs, habillement de la terre qu'il aime.
La terre ouverte au sang. Sa parole elle-même
Aime à s'envelopper, pour luire à nos esprits,
De symboles qu'un scribe eût tenus en mépris.
Ainsi prodiguait-il aux simples ses merveilles :
Le vin nouveau n'est pas mis dans des outres vieilles,
Car, la peau se rompant, le vin serait perdu
Et l'outre aurait le sort de ce vin répandu.
Le vin de l'an est mis dans l'outre de l'année;
L'outre pleine vieillit, et quand l'heure est donnée
Aux convives, celui qui boit de ce vin vieux
Le préfère au nouveau, l'outre ayant valu mieux.

Nazareth, 3 octobre 1868.



XXXVIII

LA SAISON ÉTERNELLE

SOUVENIR D'UNE LECTURE DES SAINTS.

S. HERMAS, le *Pasteur*.

C'était au temps voisin des apôtres. Les saints
Marchaient entre des Voix dans leurs pieux desseins

L'hiver avait fauché la verdure terrestre
Et tout arbre était nu comme une cime alpestre.

L'ange donc dit au saint, lui montrant la forêt :
« Ces arbres sont-ils morts ou vivent-ils ? Secret !

- « Que la sève soit morte en eux ou qu'elle dorme,
« L'hiver leur donne à tous une semblable forme ;
- « Et de même en ce monde, où près de toi je vais.
« On ne distingue pas les justes des mauvais ;
- « Mais le printemps viendra, faisant jaillir la feuille
« Des branches, puis la fleur, mère des fruits qu'on cueille ;
- « Alors on coupera pour le feu le bois mort
« Tandis que s'épandra l'arbre vivant et fort.
- « De même aussi, mais hors de ce monde et de l'âge,
« L'homme verra sa vie épandue en feuillage :
- « Son printemps est la tombe et son été le ciel,
« Et ses œuvres seront des calices de miel. »

Abbeville, 1864. — Mont Carmel, 4 octobre 1868.

XXXIX

LES PROPHÈTES

Fragment.

NAHUM CONTRE NINIVE

.
**Malheur à toi, reine des villes,
Pleine de mensonge et de sang,
De complots, de luttes civiles,
De crime sans fin renaissant !**

Malheur à toi ! Le flot qui monte
Va t'engloutir. Lève-toi haut.
Plus forts que les bruits de ta honte,
Tous ces bruits sont ceux de l'assaut.

Ecoute ! fouets claquants, grincements de la roue,
Chars bondissants, chevaux hennissants, voix qu'enroue
La fureur du carnage ou l'épouvantement !
Et dans tes murs, et dans ta rue, et sous tes dômes,
Partout vois ! feux du glaive et monceaux de corps d'hommes
Sur monceaux, de la mort livide enfantement !

O Ninive, ô prostituée,
Rompue aux vils embrassements,
Qui, dans le crime habituée,
Traînes l'or de tes vêtements,

Au prix de quels honteux commerces
Soumettant vingt peuples divers
De tes séductions perverses
Eblouissais-tu l'univers !

Me voici, me voici, dit le Dieu des armées ;
J'arracherai sur toi tes robes parfumées ;
Toutes les nations verront ton corps vanté.
Les royaumes riront de ton ignominie ;

Les fouets réveilleront ta sanglante agonie ,
Et ta mort instruira le monde épouvanté.

Des blocs dispersés de ta porte
Tout homme se détournera
Et se dira : Ninive est morte.
Qui pleurera, qui te plaindra ?

Es-tu plus forte, es-tu plus grande
Que No-Ammon, reine des eaux,
A qui la mer portait l'offrande
De sa force et de ses vaisseaux ?

Pour défendre ses murs, Egypte, Ethiopie.
Et peuplades de Phut, et tribus de Libye
Resserraient leurs soldats venus de toutes parts ;
Cependant tu la vis, captive autrefois reine,
Pleurer ses habitants, ses princes qu'on entraîne.
Ses enfants écrasés sous le bloc des remparts.

Et tu boiras aux mêmes coupes
Dans le mépris de l'étranger ;
Tes grands, tes princes et tes troupes
Sont des femmes dans le danger.

Tes forteresses sont pareilles
Aux fruits trop mûrs qu'un souffle abat

Le Seigneur a frappé leurs treilles,
Tes portes s'ouvrent sans combat.

Puise l'eau pour le siège et piétine l'argile.
Le feu consumera ta muraille fragile ;
Comme l'herbe des champs le fer te fauchera.
Qu'en nombre tes soldats passent les sauterelles.
Tes fils disparaîtront dans ces longues querelles,
Comme les animaux que l'onde dévora.

Tes chefs que la tempête effraie
Sont comme cet essaim qui choisit,
Et campe frileux sous la haie
Quand frissonne un jour sombre et froid.

Voit-on le soleil reparaître :
L'essaim se rouvre dans les airs,
Et l'œil ne saurait reconnaître
Son passage aux rameaux déserts.

Ton troupeau, roi d'Assur, partout se cache et tremble ;
Tes pasteurs sur les monts sont endormis ensemble ;
Tes splendeurs d'autrefois n'ont pas de lendemains ;
Les royaumes ont vu ta blessure profonde,
Ta malice sur eux débordait comme l'onde :
Au bruit de ta ruine ils ont battu des mains.

8 avril 1842.

XL

LE SCORPION

De beaux contes souvent la science s'honore :
Car le savant vous aime et vous répète encore,
Vieux contes d'Orient venus on ne sait d'où.
Le prodige est né grec, juif, chaldéen, indou.

Exemple. Tu mourras et d'une mort cruelle,
A dit au scorpion l'homme son ennemi ;
Et déjà le bûcher dont la flamme a frémi
Ne laisse au monstre noir qu'une étroite ruelle ;
De son dard venimeux le prisonnier se mord,
Et, bravant jusqu'au bout l'homme ainsi que la flamme,

Dit : Il n'est point de maux qui doivent troubler l'âme
Qui sait à temps trouver refuge dans la mort.

Fable et fable ! j'ai vu le scorpion se tordre
Sous la flamme et l'acide, au fond du cirque étroit
D'un verre, et cependant attendre sans se mordre
Qu'une mort lente vint le rendre inerte et froid.

Achzib, 5 octobre 1868.



XLI

RENCONTRE AUX PUIITS DE TYR

Sous les vasques de Tyr, au pays d'Astarté,
S'enfonce un recoin frais, ombre dans la clarté,
Etant environné de verdure pendante
Et de murs ruinés dont le sommet s'édente.
La chute, en ce recoin, poursuivant son chemin,
Y forme un petit lac pas plus grand que la main,
Dont l'eau s'épanche et court à deux pas doubler l'angle
Qui contrarie à l'ouest sa sortie et l'étrangle.
Nous, marchant sur le haut du réservoir désert
Et regardant tomber et fuir l'eau qui se perd,

Nous dominons la cour en cette ombre assoupie.
Au bord du petit lac une femme accroupie,
Brune et laissant briller son dos de bronze clair
Dans la discrétion des vieux murs et de l'air.
Nue, et posée ainsi qu'une Vénus du Louvre *,
Inonde de sa main qu'elle ferme et qu'elle ouvre
Ses longs cheveux tordus, dignes de Phidias,
Ramenés par-dessus l'épaule, entre ses bras.
Elle nous semble ainsi, la brune Tyrienne,
Belle à faire plonger d'envie une sirène,
Une apparition, peureuse du grand jour,
De ces temps où sur l'eau Vénus marchait vers Sour.

Ras El-Aïn, 6 octobre 1868.

* La Vénus accroupie est au Musée Pio Clementino à Rome, mais il y en a bien une copie au Louvre.



XLII

LE TEMPLE D'ASTARTÉ

ENTRE TYR ET SIDON

Mystères irritants, secret du premier culte
Qu'aux puissances, ses dieux, a rendu l'homme inculte,
Vaste inconnu des temps couverts, dans le lointain,
D'une nuit qui s'allonge et n'a pas de matin,
Inconnu de Sidon, inconnu de l'Egypte,
Vous dormez comme dort l'ombre dans une crypte,
Entre Knepf et Moloch, et pâle est le flambeau
Qui parfois fait lever les dieux de leur tombeau.

Vainement aujourd'hui nous gravissons la pente
Du sentier sablonneux qui dans les rocs serpente
Vers ton temple creusé dans le mont écarté,
Astaroth Uranie, Aphrodite Astarté.
Ton sanctuaire est nu, désert ; à peine un signe,
Un emblème ; parfois un seul trait, une ligne,
Un mot, Α'ρροδίτη, qu'un couteau grec traça
Quand de Sidon à Tyr Alexandre passa ;
Et puis rien autre chose.

O mère des Cabires,
Des grands dieux sidéraux protecteurs des navires,
Tu gardes ton secret, ayant fermé les yeux,
Toi-même, aux fils brillants dont tu peuplas les cieux.
Déesse qui portais sur ton sein les étoiles,
Tu souffres maintenant les ténèbres pour voiles ;
Ton peuple a disparu, ton culte est oublié,
Et cette mer qui vit, comme un vol éployé
D'oiseaux blancs, s'élancer vers les rives lointaines
Tant de nefs que chargeaient les pourpres tyriennes,
Maintenant est déserte et flotte sur ses bords
Comme le bleu linceul qui couvre des dieux morts.

Adloun, 7 octobre 1868.



XLIII

AÏN KANTARA

Avec les feux d'Orient
Je voudrais toucher l'idylle,
Charme de la mer tranquille
Et charme du bord riant.

C'est une bien grande joie
Quand on a marché longtemps
Sous les soleils éclatants
Dont la lumière poudroie,

De rencontrer en chemin
Une oasis et de l'ombre,
Tantôt un caroubier sombre,
Tantôt un gris tamarin.

Donc, le long des vagues bleues,
Sur le sable calciné,
Nous avons bien cheminé,
Ce jour-là neuf ou dix lieues,

Lorsque nous vîmes verdier
Des jardins sur une pente.
Frais jardins ! l'onde y serpente
Sans qu'on l'entende bondir.

Pour m'en sauver la mémoire
Au moins mon vers gardera
Ton nom, Aïn-Kantara,
Source fraîche et douce à boire.

Mais il est en tout charmant
Le beau lieu. Comment dirai-je ?
Pour le mieux décrire irai-je
De la mer au firmament ?

Non, je veux laisser aux peintres
Qui derrière moi viendront

Le Liban au vaste front
Et le Ciel, cintre des cintres ;

Je veux leur laisser la mer,
Cette mer des Néréïdes,
D'où jaillit, les yeux limpides,
Astarté du flot amer.

Au petit khân, à la source,
Au rivage, aux arbres verts,
Aux rochers voisins, mon vers
Craintif bornera sa course.

Cette source, elle descend
D'une tour, prison de pierre.
Dans un cadre moins sévère
Sous un berceau verdissant ;

Et nous campons sur les marges
De cet autre réservoir,
Heureux, à l'ombre, de voir
Au loin les horizons larges.

Mais ce qui mieux nous attrait
C'est, plus près, la troupe noire

Des chèvres qui viennent boire
Et la vache que l'on traite.

Les chèvres revont aux sauges
Des rochers voisins, et bœufs
Et vaches, mufles baveux,
A leur tour viennent aux auges.

Les petits pâtres, laissant
Alors leurs boucs et leurs chèvres
Brouter, grimper, bondir, mièvres,
Courent au flot frémissant,

Au flot qui fait au rivage
Légère écume, et l'on croit,
En les voyant, qu'on revoit
Le monde enfant et sauvage.

Car sous le ciel éployé,
Dans l'eau qui fuit, dans l'air libre,
Comme ils sont en équilibre
Ces enfants purs de Noë !

Trop tôt nous quittons la place
Pour Sidon où nous attend

Sous la tente au vent battant
La limonade à la glace.

J'aime qui te chantera
Plus tard une ode plus fière,
Eau lointaine qui m'es chère,
Fontaine de Kantara.

n-el-Kantara, 7 octobre 1868.



XLIV

SOUVENIR DE BEYROUTH

Au Faust... Salle de fleurs, de diamants, d'épaules.
Les balcons recourbés brillent comme deux môles
De blancheurs dans le rose et le bleu, dans l'éclat
Lourd des pourpres qui font, hors d'un cardinalat
Triomphant, resplendir la chair émancipée,
Chantant, rondeurs et plats, sa haute mélopée.
Toujours, le monde étant beau, semblable, charmant,
Un souvenir renaît d'un éblouissement,
Et mon esprit retourne au coin de cette rue
De Beyrouth, où, pompeuse, un soir, m'est apparue,
Dans l'or des bracelets et sous l'or des sequins,
La musulmane ronde aux légers casaquins.

Une femme au profil busqué, dont la peau mate
Semblait née aux pays où fleurit l'aromate,
Brune à longtemps avoir bu du soleil, gardait
Dans l'or et les grenats une pose à souhait
Pour figurer, passive et molle dans Béryte,
Ma turque.

Et cependant Christine-Marguerite,
Toute blanche au jardin que déjà Faust connaît,
Nilsson aux yeux rivaux des glaciers bleus, tournait
Le saint rouet, gardien des filles d'Allemagne,
En mesurant des airs que le rêve accompagne,
Et chantait, sa chanson suivant le lin filé,
La ballade du roi qui régna sur Thulé.
Et, promenant mes yeux de la salle à la scène,
Je comparais, heureux du travail, la chair saine
Et riche où l'Orient met du soleil qui dort,
Et, dans l'idéal pur, l'âme ardente du Nord.

Paris, 10 avril 1869.



XLV

AU LIBAN

Liban, le chant des rois et la voix des prophètes
Ont dans les temps sacrés fait ta gloire ; Juda
Enviait tes hauteurs en célébrant ses fêtes
Et Salomon taillait ton bois sur Morija.

Bonheur à toi ! tu vis de la vie immortelle
Que le rythme et la lyre ont donnée aux sommets.
Carmel, Olympe, Ida, dont la lumière est telle
Qu'elle éclaire d'en haut le monde désormais.

O blanchâtre Liban, flancs nus, crêtes arides,
Vous vivrez pour toujours dans l'admiration

Tant qu'au front des vieillards se creuseront des rides,
Tant qu'un chant de David volera sur Sion.

Vous avez pour torrents le psaume et le cantique,
Et pour ombrage, au lieu des cèdres, les respects
Que rend l'Occident jeune à l'Orient antique,
Et l'esprit, non les yeux, s'enivre en vos aspects.

Oh ! combien sous le ciel de notre tiède Europe
Sont différents les monts vêtus d'ombre, irrigués
D'eaux vives que la nue irisée enveloppe,
Pleins de lacs, pleins d'éclat, grands, austères et gais !

D'ici je vous revois verdir, ô Pyrénées ;
La cascade sur vous blanchit de choc en choc ;
Dans vos gaves bruyants les couleurs entraînées
Changent selon le ciel et le sable et le roc,

Et l'oiseau dans vos bois, rideaux des précipices,
Chante, prophète ailé, disant : Le monde est beau !
Le jour est bon, vivez dans ces heures propices
Et sous ce doux soleil, foyer, âme et flambeau !...

Cependant au delà des mers, le Liban pâle
Malgré ses vins, honneur de son flanc décharné,
Dit : Gloire au monde jeune où tout fleurit sans hâle !
Et, contemplant nos monts, se sent découronné.

Beyrouth, 9 octobre 1868.

XLVI

L'HYMNE DE RIEGO

SUR LE PAQUEBOT LE NIÉMEN

La mer était très-calme et la paix des étoiles,
Suivant l'ordre, tournait sur l'orbe de nos voiles.
Nous quitions l'Orient qui meurt dans ses clartés,
Ayant vu, loin de Dieu, les esprits écartés
Vers les formes, les rits, des rocs et des empreintes,
Cet Orient qui meurt, en armes, dans les craintes,
Où le seul homme libre est l'Arabe qui tend
Sur les rochers sans eau sa tente au vent battant,

Où l'homme, fléchissant le genou devant l'homme,
Que ce maître, pacha, pope ou moine se nomme,
Touche du front encore et des lèvres la main
Qui consacre en autrui l'abaissement humain.

Nous voguions vers la terre où, généreuse encore,
D'efforts et de combats la liberté s'honore ;
Vers l'Europe où s'arrête à présent suspendu
Le temps qui ne peut voir à l'horizon perdu
Si l'avenir du monde est dans la mer de Grèce
Ou dans l'Ouest de New-York que le settler dépèce.

Un vieux moine espagnol revenait avec nous,
Aveugle et tâtant l'ombre. En son capuchon roux
Sa figure brillait pâle, imposante et claire,
Et ses yeux blancs cherchaient sans espoir la lumière.

Le vieux moine se fit conduire au piano
Et toucha dans la nuit l'hymne de Riego.

16 octobre 1868.



XLVII

AUX ENVIRONS DE LESBOS

Le poisson volant saute et son aile argentée
Fend l'air.

Blanche Aphrodite, ô déesse panthée,
Dis-nous si du poisson sortit un jour l'oiseau
Et si des flots muets dans les airs, champ nouveau,
L'écaille devenant la plume, jaillit l'hymne
Victorieuse encor des chansons de Méthymne.
As-tu tiré des mers et jeté sur les bois,
Dans le ciel, les dauphins étonnés de leur voix
Et de leur premier vol rival du vol des nues ?
Qui dira votre mot, génèses inconnues ?

Un poëte épiant le vol caduc, l'essor
Trompé de ces oiseaux que l'onde enchaîne encor,
Y vit de nos efforts tendus jusques aux astres
La souffrance fiévreuse et les croulants désastres.

Est-il donc vrai, nageoire ambitieuse, es-tu
L'emblème de l'effort brisé, de la vertu
Que repoussent d'en haut des éléments contraires,
Et devons-nous enfin reconnaître des frères
Sous l'écaille d'argent de ces pauvres oiseaux
Que déjà tente l'air et que gardent les eaux ?

18 octobre 1868.

XLVIII

TÉNÉDOS

Arrivés à Ténédos, nous descendons
pour faire des sacrifices aux dieux.

ODYSSÉE, III.

Dieu prophète Apollon, Dieu des ardents quadriges,
Dis-nous par quels efforts, dis-nous par quels prodiges,
Par quel sentier pénible et semé de combats,
L'homme au regard des dieux peut monter ici-bas.
Ainsi nous consultions le Dieu que Chryse adore,
De son char éclatant, sur le temple qu'il dore,

L'archer, fils de Latone, a retenu l'essieu ;
Nous aspirons, muets, la réponse du Dieu.

Soudain le temple gronde et la vierge sacrée
Sur le trépied divin bondit pâle, égarée.
Elle parle ; à sa voix les lauriers ont tremblé ;
Du ciel calme et profond l'éclat pur s'est troublé :
Hommes, soyez pieux ; gardez toujours dans l'âme
Le respect pour les Dieux que leur grandeur réclame ;
Soyez pour l'ennemi toujours prudents et forts ;
Qu'il rampe parmi vous, qu'il s'agite au dehors,
Défendez contre lui le patrimoine antique,
La terre des aïeux, le foyer domestique ;
Veillez, et qu'abrités sous les glaives, vos fils,
Vos femmes, dans la paix, honorent le logis ;
Soyez durs au superbe et doux au misérable ;
Que l'ami trouve en vous une main secourable ;
Soyez sages et droits ; qu'en ses propres détours
La ruse autour de vous s'embarrasse toujours ;
Que par vous poursuivi le crime heureux s'expie ;
Gardez-vous des méchants et châtiez l'impie.

C'est ainsi que, les yeux pleins de vagues terreurs,
La prêtresse écumante épancha ses fureurs ;
Ses fureurs, car laissant, comme un édit farouche,
La calme vérité s'échapper de sa bouche,
Elle semblait nous dire : Écoutez, écoutez,

Vous qui resterez sourds à vos Dieux consultés :
Celui qui, par l'oubli, laisse en sa conscience
Du bien qu'il demanda s'égarer la science,
Et croit tromper les Dieux dont stable est le décret.
Dans le mot qu'il leur tire a dicté son arrêt.

Sous ces mots d'un vieillard héritier des mystères
Songeaient pieusement des jeunes gens austères,
En ces temps où les Grecs, voisins du siècle d'or,
Aux antiques vertus rendaient un culte encor.
Iles et mers, que loin sont ces âges de force
Où la première vie errait dans toute écorce,
Où l'homme, ayant sur lui l'inconnu du destin,
Cherchait le vrai, tâchant de percer l'incertain !

Souvenir près de Ténédos, 22 octobre 1868.

XLIX

LES OISEAUX DU BOSPHORE

Le spectacle est trop beau, trop éclatant, trop vaste,
Pour que j'ose en emplir mon vers enthousiaste,
Et j'abaisse mes yeux éblouis, des jardins
Du sérail, de l'éclat des dômes, des gradins
Des palais, sur cette eau, belle aussi, qui sépare
L'Europe de l'Asie et qui d'ailes se pare
Comme des rames d'or des caïques volants,
Des mâts que font pencher les voiles et des flancs
Des hauts vaisseaux de guerre étincelants de cuivre.
Cette eau comme le ciel semble de bonheur ivre.
Elle est légère et bleue et pacifique ; on sent
Qu'un regard partial de soleil y descend

Et que sur elle on vit dans l'éblouissant même.
Mais ce qui tout d'abord y frappe et ce qu'on aime,
Ce sont ces mille oiseaux qui nagent confiants
Sous les murs cuirassés des vaisseaux foudroyants
Et que n'étonne pas la rame aux coups rapides.
Ces flottes vont ainsi doucement intrépides.
L'union de l'Eden se refait; l'être ailé
Redevient compagnon d'Adam moins exilé,
Et l'étranger sentant, sous toutes les caresses
De l'air, des eaux, du ciel, son cœur plein d'allégresses,
Admire en sa douceur l'esprit de l'Orient
Qui rend l'homme doux maître et l'animal croyant.

Constantinople, 21 octobre 1868.

L

LE CAP MALEA

Haut promontoire, écume au dessous, rudes roches,
Murs à pics ravinés, nudité, point d'approches
Praticables, l'abrupt ; le cap, des vents rongé,
Dans le double infini des deux azurs plongé,
Menant au ciel nos yeux, laisserait vers l'abîme
Glisser nos pieds ; pourtant, à mi-haut, sous la cime,
Une humble tour déclare un habitant. Quel est
Ce familier des vents et de l'eau ? Le sifflet
Du steamboat fait venir sur le seuil, front austère,
Un vieillard blanc. Dehors, debout, le solitaire

Se tient, et jusqu'au ciel je vois grandir le lieu.
L'homme parle, j'entends ses paroles :

« O Dieu !

Vous avez répandu l'océan sur le monde
Comme sur la patère un liquide odorant
Pour en désaltérer et la terre profonde
Et l'azur abreuvé par le nuage errant ;

Vous avez, sur le front de la terre nourrice,
Attaché les forêts en panaches flottants
Pour que l'eau, retombant, sous leurs racines glisse
Et fasse s'épancher les fleuves en tous temps ;

Et de même qu'en l'eau vous préparez la sève,
Vous avez par le souffle éternel et mouvant
Donné, comme au poumon qui s'abaisse et se lève,
La respiration à l'univers vivant... »

Mais déjà loin de nous a fui le promontoire.
A notre droite vient le Taygète, l'histoire
Et l'héroïsme, Agis et Léonidas, tant
Est plein de souvenirs ce rivage éclatant !

23 octobre 1868.



LI

LES RONDES ANTIQUES

(Souvenir de vieux vers)

Les Charites aux beaux cheveux
et les heures bienveillantes.....
dansent en se tenant par la main.

(Hymnes Homériques, I, à Apollon.)

Parmi les thyades
Au sein miroitant,
— Hurlantes pléiades, —
Je suis en boitant,
Ceint de pampres jaunes,
Au bord de l'Indus,
La danse des faunes
Autour de Bacchus.

Parmi les bois roses
Sans aspics ni loups,
— Solitudes closes, —
Je suis, en jaloux,
Et jusqu'en leurs traces
Baisant leurs pieds nus,
La danse des Grâces
Autour de Vénus.

Sous la roche vide
Aux échos anciens,
Je suis, — cœur avide
Des chants pythiens,
Du chant des recluses
Du chaste vallon, —
La danse des Muses
Autour d'Apollon.

Et sous les murmures
Des roses bosquets,
Sous les grappes mûres
Des libres banquets,
— Aux chastes demeures, —
Je suis, en éveil,
La danse des heures
Autour du soleil.

LII

LE CHANT DU RETOUR

Éclatez et montez, puissances de mon âme,
Éclatez, triomphez, puissances de mes yeux,
Vous aurez rapporté de l'Orient la flamme,
Prenez de l'Occident l'effort victorieux.

Triomphez, éclatez en des hymnes viriles,
Fières de la fierté de l'homme sûr de Dieu.
Si le feu vous tira de vos torpeurs stériles,
C'est pour que votre vol passe l'escalier bleu ;

C'est pour que vous tendiez, volontés obstinées,
Dans l'ombre qui sur vous de lueurs s'étoila
Au but de tout savoir, heurtant aux destinées
Du monde sous l'éther, des âmes au delà ;

C'est pour que vous laissiez les langueurs et les craintes
Sous l'actif aiguillon d'agir qui vous toucha,
Les lieux vous ayant dit que, des verts térébinthes
Aux durs chênes, de l'est à l'ouest, l'esprit marcha ;

De l'est à l'ouest, du sud au nord, du ciel limpide
Sans degrés, dévorant, absorbant, jusqu'au ciel
Familiier, notre ciel enrichi d'or liquide,
Qui se montre à la fois moins haut et moins cruel.

Loi qui pousse la race humaine et la stimule
A des efforts toujours nouveaux ! Dans ce chemin,
Pour créer saintement l'homme devient l'émule
De la création que Dieu met sous sa main ;

Et l'homme en même temps dans sa vertu s'élève,
Voyant Dieu maintenant sans prophète, ayant pris
Des prophètes anciens l'amour et non le glaive
Et disant : je vous aime, au Dieu grand des esprits.

Ainsi donc, triomphez, puissances de mon âme,
Ainsi donc triomphez, puissances de mon cœur ;

Vous avez rapporté de l'Orient la flamme,
Buvez de l'Occident la puissante liqueur.

Chantez l'espoir vivant qu'aucun glaive n'entame,
L'espoir présent, l'espoir futur, l'espoir sans fin,
Qui sur tous les besoins met déjà le dictame
En attendant l'instant qui guérira la faim.

Quelle image déjà des heures attendues !
Nous venons de quitter les rochers calcinés
Par les flammes trois fois dans les flammes tordues
Que lancent sur Juda les soleils forcenés.

Et nous voici parmi les eaux et les verdure,
Et novembre est printemps à notre œil réjou ;
L'eau des fossés miroite et d'ardentes rayures
Pleuvent là bas d'un coin de nuage ébloui ;

Car le nuage aussi devient ton diadème,
O France, et rien n'est beau comme tes champs, tes prés,
Tes bois, tes monts, tes lacs ; et mieux encore on t'aime
Quand on revient des lieux que les chants ont sacrés.

Puissances de mon cœur, de mes yeux, de mon âme,
Il vous faut une langue égale à vos essors ;
Sans renier l'éclat des rocs buveurs de flamme,
A notre riche France empruntez ses trésors.

Ravissez les couleurs qui prêtent des poèmes
A ce ciel où l'argent glace les rais ambrés
Du matin, où, le soir, l'or monte en pourpre, — emblèmes
Des jardins regrettés, des jardins espérés.

Domptez pour votre vol les mètres indociles
Et qu'ils empruntent l'aile aux saints musiciens,
Et ce que l'art d'Orphée était au cri des psylles,
Que votre chant le soit à vos rythmes anciens.

De Marseille à Lyon, 29 octobre 1868.

SUPPLÉMENT



I

VOLCANS ET VIGNES *

Quum tota cavernas
Egerit, et torrens in campos defluit *Ætna*.

LUCRÈCE.

Mitis in apricis coquitur vindemia saxis.

VIRGILE.

Iles, filles du feu, qui sortîtes des mers,
Éclatantes et nues,
Ainsi que Vénus vit jaillir des flots amers
Ses blancheurs ingénues.

* Cette pièce devait trouver place beaucoup plus haut,
entre LA MER, *Souvenir d'un mot de Pythagore*, et ÉGYPTIE.

Vous avez sous vos rocs soulevés par le feu
Senti faiblir la flamme,
Ou plutôt cette flamme, au toucher de l'air bleu,
S'est transformée en âme ;

Ame qui s'insinue aux racines des ceps
Et qui se gonfle en séve,
Et cette âme en l'esprit de l'homme, hommes, je sais
Comment elle s'achève.

La vigne aime à pousser dans un sol rocailleux
Et vit du suc des pierres
Ainsi que de l'éclat des soleils glorieux,
Peines de nos paupières.

Il faut que le cep dur, aux nains crochus pareil,
Dans les tourments se torde,
Et que dans l'âpre sol comme dans le soleil
Il boive, aspire et morde

Pour nous donner la grappe et le vin ; mais quand vient
L'heure aux largesses prête,
Qu'est la pourpre de Tyr près de celle qu'obtient
Du ciel le pampre en fête ?

Iles dont s'écartaient les marins effrayés
A bord d'un pin fragile,

Les vignes maintenant chargent vos flancs rayés
Comme au temps de Virgile.

Votre sol de rochers jadis brûlants retint,
O sœurs, la poésie.
Le feu succède au feu ; sur le volcan éteint
Mûrit le Malvoisie.

Entre les îles Lipari, 31 août 1868.



II

SOUVENIR DE FRANCE ★

Les animaux des champs crient parce
que les ruisseaux sont desséchés, et que
le feu a dévoré les pâturages du désert.

JOEL, I, 20.

Sur cette terre sèche, altérée et qui crie
Vers le ciel, implorant la rosée et la pluie,
Je songe aux climats doux que tempèrent les eaux
Courantes, le nuage et les bois, ces réseaux

• Cette pièce devait se trouver entre *La Fontaine d'Élisée*, et *Méditation entendue à travers un mur de couvent*.

Hauts et lourds, suspendant la fraîcheur prisonnière
Sur l'herbe que l'été garde encor printanière.
Tandis que je chevauche en ces aridités,
J'entends sous d'autres rocs les gaves irrités,
Bleuissants, blanchissants, l'arc-en-ciel sur l'écume.
Et combien belle alors m'apparaît, sous sa brume,
Notre France partout découpée en jardin !
Combien frais et vivant le Scardon, mon Jourdain !

De Jéricho à Jérusalem, 20 septembre 1868.



III

LE VIEUX CHÊNE *

Au pied du Mont Thabor, du côté qui regarde
Nazareth, en montant de la plaine qui garde
Un reste de verdure en cette aridité
Des monts galiléens dévorés par l'été,
Nous rencontrons un chêneau riche et large ombrage,
Fort et qui doit pourtant tomber avant notre âge,
L'homme inepte l'ayant déjà frappé de mort.
Il porte au cœur la plaie horrible qui le mord

* Cette pièce devait se trouver entre EN MARCHÉ et EN TRAVERSANT LA GALILÉE.

Et qui boira sa sève, et qui, sous son écorce,
Tarira le torrent de la vie, et la force
Et la luxuriance et les jaillissements
Des feuilles, fraîcheur, ombre, abri, frissonnements,
Tente sans prix, offerte au passant, quand l'écrase
Le poids des lourds soleils sur la campagne rase.
Des hommes qui rendraient plus désert le désert
Ont adossé la flamme au tronc de l'arbre vert,
Et la flamme a creusé l'arbre en caverne, et l'autre
A rongé, noir cancer, le vieux tronc jusqu'au centre.
Et l'ombre va sécher dans les bras dépouillés,
Et l'arbre va mourir sur les rochers rouillés.
Tuer l'arbre, l'abri, l'ombre tombant des voûtes
Verdoyantes, voilà l'œuvre impie entre toutes,
Impie envers la terre, envers l'homme, envers Dieu
Dont nous pervertissons les dons, esprit ou feu.

30 septembre 1868.

VARIANTE

A LA PIÈCE : RENCONTRE DANS NEW-YORK

(Page 33,

. trainant même hydre au flanc

est un peu fort peut-être pour le sujet de la pièce.
Piqûre de taon suffirait. On pourrait donc terminer
la pièce par ce vers :

L'Europe et le Congo portant même cestre au flanc,

en expliquant, s'il le fallait, le mot par cette épi-
graphie :

. ut *fanaticus astro*
Percussus.

JUVENAL.

ERRATA

Page 193. — *Au lieu de : Gens fortuna Canopi, lisez : Gens fortunata Canopi.*

Page 218. - - *A ce vers :*

Dans tout, terre, eau, forêts, sable aride, herbe verte,

Ajoutez :

Splendeurs, obscurités, gouffres, monts, dans l'effroi,

Dans le charme, montrant son front calme, la Loi,

Dieu qui.....

TABLE

	PAGES
O monde, il faut qu'il t'étudie.....	1

AMERIQUE.

I — La statue de Washington.....	7
II — Crayon en marche.....	9
III — Dining-room.....	31
IV — Rencontre dans New-York.....	33
V — Croisement nocturne.....	35
VI — L'Amérique en Lincoln	37

ITALIE.

I — Entre les îles d'Hyères.....	61
II — En mer. Illusions de lorgnette.....	63
III — Soirée au théâtre Apollo.....	67
IV — Les bêtes maîtresses dans Rome.....	69
V — En revenant du Colisée.....	71
VI — Le tombeau des Scipions.....	73
VII — Le mausolée d'Auguste.....	75

	PAGES
VIII — Les Commentaires d'Horace à Rome.....	79
IX — La flore du Colisée.....	87
X — La décadence romaine.....	89
XI — Les jardins Farnèse.....	93
XII — Michel-Ange au Colisée.....	95
XIII — La Pétronille au Musée des Conservateurs.	97
XIV — Souvenir du Tasse au Capitole.....	99
XV — En marchant dans Rome.....	101
XVI — Soirs à Rome.....	103
XVII — Pensée en mer.....	105

FRANCE

I — Intérieur d'auberge.....	109
II — Midi.....	111
III — Matinée d'été.....	113
IV — Le soir.....	115
V — Le soir dans la vallée de la Somme.....	117
VI — Automne.....	119
VII — Les tourbes.....	121
VIII — Le chêne.....	123
IX — Tragédie au jardin.....	327
X — Un cimetière picard.....	129
XI — Promenade.....	131
XII — Le Scardon.....	133
XIII — Vues prises du Tréport.....	137
XIV — Le Tréport.....	139
XV — Chantilly.....	141
XVI — En forêt.....	143
XVII — Vieux portraits.....	145
XVIII — La première grappe.....	147
XIX — A Jules Buisson. — Souvenir de la Bastide d'Anjou.....	149
XX — Impressions au bout d'une corde.....	151
XXI — Heures de nuit en allant aux Pyrénées...	155

PAGES

XXII — Environs de Tarbes.....	157
XXIII — La rampe.....	159
XXIV — Les prés pyrénéens.....	161
XXV — L'habitation pyrénéenne.....	163
XXVI — Le papillon bleu des montagnes.....	165
XXVII — Devant la chute du Ceriset.....	167
XXVIII — Les rhododendrons.....	169
XXIX — Les montagnes.....	171

ORIENT.

I — Chant du départ.....	175
II — La mer. Souvenir d'un mot de Pythagore	177
III — Égypte	179
IV — La station de Benâ'l-Assal	185
V — La caravane.....	187
VI — Pyramides.....	189
VII — Bakhchich.....	191
VIII — Vers de Virgile.....	193
IX — Le Canal	195
X — L'Exode.....	197
XI — En quittant la mer.....	211
XII — Lydda	213
XIII — Te Deum	215
XIV — Au-dessus de la piscine d'Ezéchias.....	217
XV — En vue de Siloan.....	219
XVI — L'enceinte du Temple.....	221
XVII — Par dessus la mer.....	225
XVIII — La Grotte de Jérémie.....	227
XIX — Les Crucifiés (Siège de Jérusalem).....	229
XX — La décadence sous les rois Iduméens...	231
XXI — Les jardins du roi.....	233
XXII — La vasque des oiseaux au couvent de Mar-Sabas.....	235

XXIII — Cellules esséniennes (Environs de Mar-Sabas)	237
XXIV — Lever de soleil sur Moab.....	241
XXV — Les deux lois.....	243
XXVI — Une transfiguration.....	245
XXVII — Le Jourdain.....	247
XXVIII — La fontaine d'Elisée.....	249
XXIX — La grotte de saint Jérôme.....	253
XXX — Méditation entendue à travers le mur d'un couvent.	255
XXXI — Le marché de la porte de Jaffa à Jérusalem.	257
XXXII — Lecture	261
XXXIII — En marche. Entre Naplouse et Djennin.	263
XXXIV — En traversant la Galilée.....	265
XXXV — Deux dates du lac de Tibériade.....	269
XXXVI — Tabernacles verts	273
XXXVII — Parabole du vin.....	277
XXXVIII — La saison éternelle.....	279
XXXIX — Les Prophètes (fragment). Nahum contre Ninive.....	281
XL — Le scorpion.....	285
XLI — Rencontre aux puits de Tyr.....	287
XLII — Le temple d'Astarté, entre Tyr et Sidon.....	289
XLIII — Aïn-Kantara.....	291
XLIV — Souvenir de Beyrouth	297
XLV — Au Liban.....	299
XLVI — L'hymne de Riego.....	301
XLVII — Aux environs de Lesbos.....	303
XLVIII — Tenedos.....	305
XLIX — Les oiseaux du Bosphore.....	309
L — Le cap Malea.....	311
LI — Les rondes antiques.....	313
LII — Le chant du retour.....	315

SUPPLÉMENT.

	PAGES.
I — Volcans et vignes.....	321
II — Souvenir de France.....	325
III — Le vieux chêne.....	327
Variante... ..	329
TABLE... ..	331